

CLARTE

DIRECTEUR HENRI BARBUSSE

Au Sommaire de ce Numéro :

Léon BAZALGETTE.....

William-Z. FOSTER.....

F. GOUTTENOIRE DE TOURY

Albert HENRI-HEINE.....



KERGENTSEFF.....

PARIJANINE.....

Demetre POURNARAS.....

Georges SIMON.....

et **DEUX RÉPLIQUES** à Léon DAUDET

à propos d'un battage d'*Action Française*

2 bois gravés de LEBEDEFF — 5 dessins de VIDBERG

ABONNEMENTS

}	France...	1 an.	25 fr.	6 mois.	13 fr.	3 mois.	7 fr.
	Etranger.	1 an.	36 fr.	6 mois.	20 fr.	3 mois.	11 fr.

SOMMAIRE

Vie intellectuelle. (Bois gravé de Lebedeff).			
Deux répliques à Léon Daudet, sur un battage d'Action Française :	Albert-Henri HEINE	553	
I. Sur le stupide XIX ^e siècle			
II. Les plaisanteries de M. Léon Daudet.....	Georges SIMON	557	
Le théâtre et l'école. (Dessins de Vidberg). Traduit du russe par Parijanine	KERGENTSEFF	560	
La traite des muses.	CHIL	564	
Vie politique.			
Les Intérêts et la Sottise.			565
La genèse, l'évolution et la fin du panhellénisme....	Demetre POURNARAS		567
A propos de la controverse Wirth-Viviani : M. Viviani et la vérité...	F. GOUTTENOIRE DE TOURY		568
Vie sociale. (Bois gravé de Lebedeff).			
La vie ouvrière à travers le monde : aux Etats-Unis. Le syndicalisme de Gompers en pleine floraison.	William Z. FOSTER		570
Une confirmation	Léon BAZALGETTE		572

La Revue "CLARTÉ" est le témoin d'une époque

Elle a donc sa place dans toutes les bibliothèques.

Ne conservez pas vos numéros séparés. Faites-les relier. Le numéro 24 contient le sommaire de la première année, il vous suffira de nous adresser votre collection et de nous indiquer le type de reliure que vous aurez choisi, vous aurez ainsi deux superbes volumes que vous relierez avec plaisir.

A. Pleine toile noire, tranches jaspées (spéciales pour bibliothèques de prêt). La reliure du volume de 12 numéros.....	9 50	24 N ^{os} 19 »
B. Dos toile, bradel, plats papier, tranches jaspées. La reliure de 12 numéros.....	10 »	24 N ^{os} 20 »
C. Dos basane, tranches jaspées. La reliure du volume de 12 numéros	12 25	24 N ^{os} 24 50
D. Dos chagrin, tranches jaspées. La reliure du volume de 12 numéros	17 25	24 N ^{os} 34 50
E. Plein papier, genre bradel. La reliure du volume de 12 numéros	16 25	24 N ^{os} 32 50

Reliures fantaisies :

F. Dos orné basane, plats papier, tête or. La reliure du volume de 12 numéros	15 50	24 N ^{os} 31 »
G. Dos orné chagrin, plats papier, tête or. La reliure du volume de 12 numéros.....	18 »	24 N ^{os} 36 »
H. Dos mosaïque basane, plats papier, tête or. La reliure du volume de 12 numéros.....	19 50	24 N ^{os} 39 »
I. Dos mosaïque chagrin, plats papier, tête or. La reliure du volume de 12 numéros.....	21 75	24 N ^{os} 43 50
J. Dos orné basane, cinq nerfs, plats papier, tête or. La reliure du volume de 12 numéros.....	18 75	24 N ^{os} 37 50
K. Dos orné chagrin, cinq nerfs, plats papier, tête or. La reliure du volume de 12 numéros.....	19 50	24 N ^{os} 39 »

Indiquez la lettre de la reliure que vous choisissez et adressez le montant des deux reliures plus 10 0/0 pour le port de *Clarté*, 16, rue Jacques Callot, Paris, 6^e. Chèque postal Paris 33-80.

Nous vous remplacerons gratuitement les numéros avariés et abimés par des numéros neufs, sauf le numéro 1 complètement épuisé dans nos collections.

LE PREMIER NOVEMBRE

Le Crapouillot

Arts - Lettres - Spectacles

publie un superbe numéro spécial sur

LE SALON D'AUTOMNE

avec l'analyse de cette intéressante manifestation d'art et de belles reproductions en simili gravuré des meilleures œuvres.

Ce numéro est adressé franco contre 3 fr. à l'administration du « **CRAPOUILLOT** », 3, place de la Sorbonne, Paris (Chèque postal : 417-26)

BIBLIOPHILES : ATTENTION !

Occasion extrêmement rare

ANATOLE FRANCE

CLIO, édition brochée, illus. par MICHA

1 exempl. relié rogné avec couv., bon état, 100 fr.
2 exempl. brochés état neuf : 200 fr. l'exempl.

Raymond LEFEBVRE

L'ÉPONGE DE VINAIGRE

Ces pages vigoureuses et sobres où s'affirme le talent immense du grand disparu, sont les dernières qu'il écrivit avant son voyage tragique.

Connaissez et aimez Raymond Lefebvre.

Édité par *Clarté*, 16, rue Jacques-Callot.

En vente partout : 3 francs.



A PROPOS D'UN "BATTAGE" D'ACTION FRANÇAISE

SUR LE "STUPIDE XIX^e SIÈCLE"

Par Albert HENRI-HEINE

L'idéal d'une époque est toujours le poncif de la suivante.

GÆTHE. — Entretiens avec Eckermann

I

M. Léon Daudet est antidémocrate. Nous aussi. Et c'est ce qui nous met à l'aise pour parler de lui.

En 1913, à Nîmes, dans une réunion publique, le bruit ayant couru que M. Léon Daudet allait briguer un mandat législatif, le célèbre polémiste s'écriait :

— « Je jure de ne jamais siéger parmi ce ramassis de coquins et de lâches que nous jetterons un jour à la Seine ! » (1).

Le 16 novembre 1919, M. Léon Daudet faisait ratiifier son royalisme par 19.000 électeurs parisiens.

Et depuis lors, siégeant avec délices « parmi ce ramassis de coquins et de lâches », il donne du « cher collègue » à « ce petit Leygue-à-terre », à « ce roquet de Barthou », au « requin Tardieu », encense le « Bœuf gras Fallières » en la personne du fils dudit Bœuf, et sacre « grand Français » ce « petit pantin pommadé », cette « petite poupée cirée — que fut — Poldéchanelle ».

Dans sa Réponse de Quinton, qui figure en tête de son volume *Quand les Français ne s'aimaient pas*, Charles Maurras ironisait à propos du démocratisation littéraire : — *Quoi de plus absurde et de plus vain, s'exclamait-il, que de mesurer la valeur intellectuelle et la force démonstrative d'un ouvrage à l'aune des exemplaires vendus !...*

Aujourd'hui, l'Action Française fait assavoir aux foules que le *Stupide XIX^e Siècle* se vend à raison de 50.000 exemplaires par quinzaine, qu'autour de ce bouquin mirifique on fait un boucan mirobolant, que M. Pierre Benoît le goûte et que M. Paul Souday l'exècre, que... et que... et que...

Zim, boum ! Et en avant, la musique !

M. Léon Daudet est antidémocrate.

**

Un royaliste qui paya de sa personne pour ses idées, M. André Gaucher (M. Léon Daudet le dit aujourd'hui spadassin et « macro » ; il ne s'en était donc pas aperçu pendant vingt ans ?) a tracé de son ex-patron un portrait... peu flatteur. Mais si, faisant la part de l'animosité

(1) *Action Française*, 27 octobre 1913.

personnelle, l'on élimine de ce portrait les charges, les outrances, les interprétations peut-être malveillantes et l'allure de réquisitoire, il reste de M. Léon Daudet, auteur du *Voyage de Shakespeare*, des *Kamchatka*, de *Suzanne* (histoire d'un inceste) et de *l'Entremetteuse*, une photo pas mal ressemblante et qui rappelle la phrase célèbre d'une idole de Daudet, Léon Bloy (2), dans son *Désespéré* : — « Ses enfants (ceux d'Alphonse Daudet) dont le profil de chameau trahit l'infâmante origine juive... »

M. Léon Daudet est antisémite.

**

Je vous demande pardon, mais je n'en veux nullement à Léon Daudet, admirant au contraire sa verve et l'originalité de sa pensée.

Seulement, ce que je trouve piquant, délicieux, digne de la plus haute comédie, c'est le messianisme politique de cet antibobardier, le romantisme de cet hugophage, le franc naturalisme (voir *l'Entremetteuse*) de cet anti-Zola patenté.

Il me paraît plaisant et j'ose dire digne d'intéresser les psychologues et l'auteur de *l'Héredo*, d'étudier dans son œuvre l'auteur du *Stupide XIX^e Siècle*.

**

Il ne s'agit pas ici d'édifier une thèse, ni de dogmatiser : On se contente de quelques instantanés pris du *Stupide*, avec notice explicative en marge.

M. Léon Daudet a horreur du « bobard », du poncif.

Mais comme, de son propre aveu (3), chaque siècle démolit les conquêtes intellectuelles du précédent, on peut se demander ce qui n'est pas poncif. Poncifs, le classicisme aux yeux d'Hugo, le romantisme aux yeux de Daudet, le daudettisme aux yeux des arrière-petits-fils de Daudet.

Le poncif est une thèse éliminée par l'usage. Il est vrai qu'à *l'Action Française* on grave dans l'airain...

Quant au « bobard », il se définit extrinsèquement, nul n'étant jamais sûr de détenir la vérité vraie, la définitive. Le bobard, c'est ce à quoi croit le jobard. Le pitthiatisme, par exemple.

De fait, si le siècle stupide a mis de *l'Evolution* par-

(2) *Voir le Stupide*, p. 133-134.

(3) *Stupide*, p. 295.

tout, son historiographe a substitué à cette idole la Persuasion souveraine. C'est la persuasion qui rend malade, c'est elle qui guérit, c'est elle qui voit tout, peut tout, sait tout (4). M. Léon Daudet croit à l'omnipotence de la persuasion. Mais, ajoute-t-il gravement, la « suggestion » est un bobard.

Et lui, Léon, ne croit pas aux bobards...

**

J'ai parlé du romantisme de Daudet.

L'ex-idole de Léon — vous savez bien, la « tête de mort sculptée dans un calcul biliaire » — déclarait, en novembre 1917, dans *l'Homme Enchaîné* :

« Je ne crains pas le romantisme royaliste de M. Léon Daudet. »

Sans doute, cet augure avait-il ses raisons de ne craindre pas cet autre.

En tout cas, le « romantisme » de Daudet est avéré.

De là son prurit de l'image, l'emprise — chez Daudet comme chez Hugo — de l'expression sur l'idée, son abus des jeux de mots, des calembours et des allitérations. De là sa rage d'émailler son style de mots en bonnet rouge : foireux — mariolle — bobard — bonsoir, ma vieille — pante, etc., etc., De là sa sympathie pour les casseurs de vitres (pourvu qu'ils soient morts) : Vallès, Léon Bloy. De là des « idées » en tout semblables à celles d'Hugo : la distinction foule et peuple, par exemple (5). De là la transposition des valeurs logiques en impressions sensorielles. Où nous pensons, Daudet sent (6). De là enfin la facile victoire obtenue sur des ennemis qu'on se contente d'injurier (style *Châtiments*). Hugo voyait dans tous ses adversaires des « imbéciles » et des « pitres ». Daudet qualifie, en bloc, un siècle, d'« imbécile ». L'athéisme est « timide » (7) ; la démocratie est ignare, etc., etc. Ah ! si les lions savaient peindre !

**

En réalité, Maurras, auteur spirituel de Daudet, me produit l'effet d'une sage mère-poule ayant couvé un caneton sauvage. C'est que Daudet s'agit et se trémousse comme un Peau-Rouge pendant la danse du scalp. Sa joie suprême, c'est de hurler à pleins poumons. Son style est comme un tapis de Smyrne semé de pelures d'oignon : des images saisissantes, une expressivité plus drue encore que celle d'Alphonse Daudet, une cadence magnifique, qu'entrelardent des coq-à-l'âne, des cris, des jurons, toute une hottée d'expressions ordurières.

Comparez le *Voyage de Shakespeare à L'Homme qui rit*. De part et d'autre, c'est le même besoin pathologique, après des pages merveilleuses (le premier chapitre du *Voyage* est une des choses les plus expressives que je connaisse dans les lettres françaises), d'une trivialité, d'un cri incongru, de la fausse note faisant *piâ-piâ* au beau milieu de la symphonie. Faute de pouvoir intercaler un pet dans le texte, on y fourre un monstre quelconque, un être tordu, tortu, hideux, « kolossal » de monstruosité... Daudet, notez-le bien, est comme psychologue, hanté par les cas pathologiques (8). Sa nature fébrile, exubérante, est secouée de sursauts brusques, de soudaines éruptions. Et comme on ne peut tout de même pas jouer à saute-

(4) Stupide, p. 274, 290.

(5) Stupide, p. 8. Cf. Année Terrible. — L'Incendie de la Bibliothèque.

(6) Stupide, p. 13. Tout y est image.

(7) P. 12 du Stupide. Et le Dantec? Et Haecckel?

(8) Voir *L'Hérédé*.

mouton ou copuler en pleine rue de Rome, pan ! un « pain » à « Caillaux-Allemand » ! Et pan à la « fille » Blum (9) ! Et pan sur la crête d'Aristide ! En somme, les colères de Daudet servent surtout d'exutoire à son effervescente nature, qu'un sérieux prolongé ferait écumer ou sauter...

**

Daudet se moque de la métapsychie. Dans *L'Hérédé*, il donne un coup de patte, en passant, aux sciences occultes. Mais il accorde à l'âme humaine une telle puissance sur le corps que les adeptes du Christian Scientism pourraient sans encombre le compter parmi les leurs. Il a saisi, nous dit-il, « l'action incontestable du moral persuadant sur le physique » (10) ; les idées sont, pour lui, « motrices » au point d'« impressionner les tissus » (11) ; « l'homme possède en lui le moyen d'agir, soit sur ses propres tissus, soit sur ceux de ses semblables, par une irradiation de sa personnalité, plus ou moins vive selon les sujets. Il y a en nous une force... mal connue... que j'appellerai psychoplastique, capable d'agir sur nos tissus, notre organisme, les tissus, l'organisme de nos semblables, et aussi sur les substances organiques, animales ou végétales, etc. » (12). Avouez que c'était bien la peine de se gausser du médiumnisme des spirites et du « corps astral » des occultistes !

**

Le romantisme, nous dit Daudet, est un phénomène pathologique. Mais le « néo-classicisme » est lui-même anormal et j'ose dire un phénomène pathologique ou, tout au moins, tératologique. M. Julien Benda le notait déjà dans *Belphégor*.

Il s'agit d'une « réaction », et c'est-à-dire, d'un redressement, d'un retour sur soi-même, nous déclare après Bainville, Daudet. Prenez garde qu'une torsion trop prononcée tourne au torticolis ! Le « classicisme » de Daudet est l'effet d'un remords : romantique et naturaliste dans la pratique, il conjure la vindicte d'Athéné par des bouquins de critique néo-classique...

La réaction du malade s'appelle guérison, et donc cette réaction est saine, est normale ? Mais il s'agit, précisément de savoir qui est « malade », de Flaubert ou de M. Daudet, de Maurras ou de Renan. Et quand bien même Daudet aurait raison, en théorie, contre Flaubert (auquel il attribue erronément une philosophie, le *bovarysme*, qui n'est qu'une attitude d'esprit, définie par J. de Gaultier, d'après *Madame Bovary*), l'outrance passionnée qu'il met, lui, Daudet, avec les autres apôtres du néo-classicisme, à réclamer le retour aux vieilles disciplines intellectuelles, a bien l'allure d'un *De Profundis* désespéré. Ce sont les malades qui réclament le médecin. De même, l'idolâtrie de la « Réaction », devenue chez d'aucuns une hantise, une obsession, témoigne avant tout du déséquilibre (conscient, je le veux bien) de ceux qu'elle vampirise. Dans ce sens, on la peut qualifier de phénomène pathologique. M. Mac Cormick, millionnaire, s'est fait changer les glandes. Prétendra-t-on que sa « réaction » contre la sénescence soit « normale » ? Sa réaction physiologique est un phénomène contre-nature. Les mutations à rebours détraquent, à la longue, les organismes qui s'y prêtent.

(9) Stupide, p. 8.

(10) *L'Hérédé*, p. 283.

(11), (12) *L'Hérédé*, page 276.

II

J'en viens à une grande lacune du *Stupide*.

Pendant 125 ans, nous dit-on, la France s'est béatement promenée dans un labyrinthe de bobards, se déchirant aux ronces pavoisées de lambeaux pourpres, s'imaginant — la pauvre toquée ! — errer dans le Paradis alors qu'elle se promenait à Malebolge... Mais pareille folie collective est assurément un cas unique dans l'Histoire. Comment ! trois générations de trente millions d'hommes appartenant au peuple « le plus sage » et « le plus raisonnable » de la terre, abandonnent la voie saine et normale pour dérailler en plein romantisme, se ruant tête baissée dans une « stupidité » qui finit par coûter 1.700.000 morts, et vous n'en donnez pas la raison !

— La raison ? dit Léon. Hé ! mais les idées « suisses » !

— Fort bien. Mais expliquez-moi, je vous prie, comment la nation française, si « sage », si « raisonnable », si « prudente » (13), comment le peuple « le plus spirituel de la Terre » en est arrivé à s'enticher de ces suisseseries. Oui, le génie français a pour caractéristiques, dites-vous, le bon sens et la pondération, le sens des réalités, — bref, les qualités héritées de Rome. Qu'est-ce donc qui lui a fait gober Rousseau ? Rien ne vient de rien. Et si le dernier siècle tout entier a été, en France, « stupide », je demande ce qui l'a mené de la sagesse à la stupidité.

La propagande des Encyclopédistes ? Mais si elle a « pris », c'est qu'on a bien voulu s'y laisser prendre ? C'est que les esprits étaient mûrs pour l'accueillir. Et il faut conclure alors, ou à la stupidité congénitale des Français (ce que controve le « Grand Siècle », ou à l'influence du Sein sur le Bewusstsein (et nous voilà en plein Marxisme), ou à la parfaite relativité de « l'esprit du siècle », du Zeitgeist, comme dit Goethe.

Goethe assimilait le mouvement de la civilisation à une spirale, et notait que le genre humain alternait sans cesse d'un stade-type à l'autre : la « stupidité » des siècles serait donc relative. Brück et Lagrange tiennent que la vie des peuples parcourt une courbe fermée, ce qui la ramènerait périodiquement à son point de départ. Le stade « stupide » serait donc normal ; partant, « raisonnable ». Eugène Bacha, enfin, comparait le graphique de la civilisation au mouvement d'une balançoire. La « stupidité » et la « rationalité » seraient les deux phases extrêmes d'un même processus.

**

C'est un paralogisme doublé d'une lâcheté, dit-on à *l'Action Française*, que de s'écrier avec les « libéraux » : — « Ne résistons pas à la marche démocratique. Le courant est irrésistible. Le siècle marche de plus en plus vers la démocratie, etc., etc. »

Mais réfléchit-on bien que la plus étique des vieilles rosses a sur la jument de Roland l'immense avantage d'exister ? Rien n'existe sans raison d'être. En ce sens, tout est normal et rationnel. Et pour l'homme, la marge énorme de ses désirs à leur réalisation est l'indice immédiat de sa nature. Reprocher au XIX^e siècle d'avoir visé un but A et d'avoir échoué en Z, c'est lui reprocher d'être un siècle humain, et pour tout dire, de n'être pas Dieu... En réalité, tout homme est non seulement un

(13) Stupide, p. 8.

menteur, comme le veut le Psalmiste, mais « stupide » par-dessus le marché. Rappelons-nous les définitions que Daudet donne... de la stupidité (14) :

— « La méconnaissance des effets, dans leurs rapports avec les causes... Donner comme résolu, ou comme fort avancés, des problèmes encore dans l'œuf... Le siècle de l'acier, du suicidaire acier, qui se retourne, en fin de compte, contre son père, le genre humain... Les plus sanglants (mensonges) auront été ceux qui répétaient PAIX et FRATERNITÉ, etc... »

Le dernier siècle a donc été stupide en ce que ses moyens ont manqué leur fin.

A quoi tient cet échec ? Cause intrinsèque ou extrinsèque ?

S'il en faut croire Daudet, les moyens destinés à réaliser A devaient fatalement aboutir en Z. On a dit, par exemple : « Si tu veux la paix, prépare la paix. » Or, à déclarer la paix au monde, la France démocratique s'est attiré cinq invasions en 125 ans. — Mais la France démocratique a-t-elle voulu la paix ? On tient fort justement à *l'Action Française*, qu'elle a été belliqueuse plus qu'aucune Monarchie. Qu'on relise, dans *l'Histoire de Dix Ans*, les sarcasmes dont Louis Blanc accable le pacifisme de Louis-Philippe ! Au reste, la Révolution peut-elle être pacifique ? Mouvement messianique, elle a en elle une force de propulsion grosse de tous les accidents. Le renouveau chrétien succédant à « l'An Mil » a produit les Croisades. Quant à l'Islam, on sait comment il s'est propagé. Sur le rôle de la violence dans la propagation des Idéals collectifs, on peut se référer aux *Réflexions sur la Violence*, de G. Sorel.

En réalité, pas plus le *Para bellum* que le *Para pacem* n'exprime la totalité du problème. Il n'y a pas de raison abstraite, absolue, qui milite davantage pour l'une des deux formules, que pour l'autre. Il y a des circonstances où l'une s'impose, et des circonstances où l'on fait bien de recourir à l'autre.

Il est humain de se tromper, stupide de persévérer sciemment.

L'apothicaire qui, par erreur, prend du cyanure pour se purger, n'est pas stupide. Il le serait si, sachant qu'il a pris du poison, il s'en vantait. Or, le siècle « stupide » a, de très bonne foi et même avec enthousiasme, donné son adhésion à des « doctrines de mort ». Elles l'ont tué ? — Plaignez-le, mais ne le ridiculisez pas.

Au reste, c'est moins la beauté d'une muraille qui importe, que son existence. Les systèmes dont s'est entiché ce pauvre XIX^e lui ont du moins rendu ce service-ci : c'est qu'ils l'ont rempli. Les vieilles doctrines traditionnelles se desséchaient petit à petit, mouraient d'inanition ; et elles n'ont repris de vigueur et de sens que grâce à la lutte déchainée par le Romantisme. Le Romantisme a réveillé le Classicisme.

Mais les systèmes sont tout au plus des quintessences d'expériences. On n'en pourrait pas plus prouver la valeur absolue qu'on n'en peut prouver la valeur relative. Car nous ne connaissons ici-bas les choses, comme dit l'Apôtre, que *per speculum et in aenigmate*. Si donc leurs résultats pratiques correspondent si peu aux visées de leurs adeptes, quelle en est la raison ?

— De mauvaises gens, répond Daudet : les Juifs, les Francs-Maçons, les Métèques et les Parpaillots (15).

(14) Op. cit. pp. 12, 24, 298, 304.

(15) Stupide, pp. 8, 11.

Mais s'il a raison de vitupérer le déterminisme absolu, peut-être va-t-il trop loin sur l'autre voie et singe-t-il trop Carlyle et son *Culte des Héros*. Se gausser du déterminisme à la mode en 1900, c'est parfait. S'en prendre au matérialisme historique de la Vieille Ecole « passiviste », parfait encore. Mais prétendre, comme le fait Daudet, que non seulement le milieu ne « détermine » pas l'individu, mais qu'au contraire l'individu façonne le milieu à son image et à sa ressemblance, c'est « aller fort », en vérité ! Qui plus est, c'est saper à la base la doctrine de l'hérédité sur quoi repose (en partie) le traditionalisme d'Action Française.

Mais Daudet, quelque érudit qu'il soit, ne sait pas que les marxistes d'aujourd'hui ont planté là le vieux passivisme d'Engels et de Kautsky. Voilà quinze ans déjà que G. Sorel trouvait dans le « matérialisme de l'histoire » non pas une métaphysique, mais une méthode heuristique. Et Henriette Roland-Holst, dans son magnifique ouvrage *De Révolutionnaire Massa-Aktie*, déclarait en 1918 : « — Nous, marxistes de l'Ecole nouvelle, reconnaissons l'interaction des facteurs économiques et de l'individu. Nous croyons aux personnalités » (16).

Je le demande à Daudet. A quoi tient-il que des doctrines de paix aient engendré une tuerie mondiale digne de Behanzin, que la « science » ait abruti les masses et médiocrisé l'élite, que le « progrès » ait créé le prolétariat, ce chancre social ?

Daudet ne nous le dit pas. Et pour cause !

Mais supposez avec Engels et Marx que le mode de propriété et de production, c'est-à-dire « la structure économique de la Société, est la base réelle des organisations politiques et sociales, non moins que des idées religieuses, philosophiques et morales de chaque période historique » (17), et du coup, si vous n'asservissez pas l'individu à la conjoncture économique, si vous tenez compte de la double série de facteurs : économique et psychologique, les raisons profondes de la fameuse Stupidité nous apparaissent.

Les évolutions sociales sont en partie déterminées par la situation économique, laquelle impose des habitudes, des usages, et par suite tout un Droit Coutumier qui finit par se cristalliser en formules tabou de Morale et de Jurisprudence. Toute technique de la production se complète d'une idéologie correspondante. « Ce que démontre l'histoire de la pensée, c'est que la production intellectuelle se transforme avec la production matérielle » (18). Et vice-versa, ne l'oublions pas.

Les révolutions politiques sont, en général, l'aboutissant d'une maturation sociale. Qu'on prenne un mouvement aussi net, aussi caractérisé que celui des Encyclopédistes... Ils étaient « stupides » ? — C'est entendu. Mais un phénomène collectif aussi subit, aussi massif ; — mais un consensus aussi violemment et aussi soudainement en désaccord avec une tradition de vingt-deux siècles (elle date d'Aristote et de Platon) ; une pareille révolution des idées, dis-je, est impossible à concevoir sans une lente et puissante préparation. La Révolution bourgeoise de 1789 consacre, par l'avènement de formes sociales nouvelles, l'établissement définitif de modes de pro-

duction en vigueur depuis bon temps déjà. Mais voici qu'après le triomphe de l'idéologie bourgeoise et des « doctrines » appropriées à étayer le règne du Tiers industriel et commerçant (libre-échange, pacifisme, libéralisme, etc., etc.), la technique de la Production, qui, loin de marquer le pas, elle, devance à pas de géant la superstructure idéologique, crée des situations de fait qui rompent en visière avec cette malheureuse superstructure.

Ni Rousseau, ni Sieyès, ni Benjamin Constant n'ont pu prévoir l'extension folle du machinisme, la chasse aux débouchés et l'impérialisme qui s'ensuit. Logiquement, les doctrines courantes au XIX^e siècle eussent dû, si on les avait appliquées en vase clos, produire l'Eden rêvé par les Quarante-huitards : Hugo, Schoelcher, Vacquerie et *tutti quanti*. Mais ces braves messianistes de la Démocratie n'ont pas vu que la logique des faits sociaux est indépendante de celle des idéologies. De là, pour tous ceux qui ne se résignent pas à faire correspondre les formes politiques, morales et juridiques avec les modes nouveaux de production, une stupéfaction devant l'énorme antinomie. Stupéfaction qui se transforme bien vite en colère et en dégoût, quand ils comparent ces formes idylliques (démocratie, pacifisme, humanitarisme, etc.), avec les démentis cinglants (et sanglants !) que semblent leur avoir infligés les faits nés du développement des modes de production. Mais, cher M. Daudet, le *post hoc, ergo propter hoc* n'a jamais constitué une argumentation solide. En pure logique, le pacifisme génère la paix. Si, au contraire, appliqué dans ces régions sublunaires, le pacifisme produit la guerre, c'est qu'il reflète, dans le domaine des doctrines, une situation économique et sociale qui date déjà d'hier.

Voilà le secret de l'antinomie par quoi le dernier Siècle fut « stupide ». Il lui a manqué de saisir la filière de l'économique au politique. Il s'est attardé parmi les rêves de l'idéologie bourgeoise, cependant qu'en sa substructure économique les forces productrices se transformaient, préparant aux rêveurs un réveil plutôt raide...

Le réveil a coûté à l'Europe : — quinze millions d'hommes.

A en croire Daudet, c'est à la stupidité du dernier siècle qu'on doit l'existence du prolétariat. Le machinisme, dit-il, est cause de la prolétarisation des ouvriers (Marx parlerait de Verelendung). On a voulu multiplier les richesses, et l'on a paupérisé les masses. « Toujours Catoblépas ! Et Daudet de préconiser « l'Ordre Social chrétien », l'idyllique et patriarcal retour au corporatisme médiéval, sous le signe de la Production.

Mais il est, ô Daudet, une stupidité plus monumentale que toutes celles dont vous faites l'énuméré. La voici : Il y a en France trois fois dix millions d'hommes dont les sueurs et les labeurs permettent à la Haute Graisse de souper chez Larue. Oui, tous ces petits qui sont l'énorme, l'écrasante majorité du peuple français, vivent au jour le jour, à la merci des caprices des quelques grands de l'Industrie et de la Finance. C'est à leur inlassable effort que l'« élite » doit ses rentes et ses palaces, ses perles et ses filles. Et ces trente millions d'hommes, courbés sous la dure loi du salariat, ces clients au sens romain, cette innombrable foule qui pourrait être la Force, ne bronche pas. C'est là l'hyperstupidité du siècle stupide, et il est à espérer que les prolétaires du XX^e se déstupidèrent !

Rappelez-vous, Daudet, votre définition du *stupide*. Et comprenez alors pourquoi, devant l'Instruction gratuite et obligatoire qui fait des âmes d'esclaves, devant le Suffrage Universel farce et duperie, devant l'Hymne à la Production accompagnant la Danse devant le Buffet, des esprits aussi réalistes que vous, aussi antibobardiens sinon plus, s'insurgent contre cette sinistre blague de la « Démocratie » et de l'« Ordre », pour appeler de toutes leurs forces, de toute leur soif de sincérité, le vrai Pouvoir du Peuple et l'Ordre qui ne soit pas une Anarchie de grands Féodaux...

Siècle stupide, en vérité, qui part des bergeries de Jean-Jacques pour aboutir au Veau d'or Loucheur ; qui fonde sa morale officielle sur Kant, auteur de *Zum ewigen Frieden*, pour finir par l'Homme-qui-rit des Marches de l'Est ! Mais c'est parce que l'odieuse hypocrisie du présent Régime nous révolte, parce que les antinomies meurtrières du Siècle démocratique se sont enfin montrées à moi dans leur hideuse et sanglante nudité, que je les vomis et que je me tourne avec espoir, vers les hommes de cœur et d'énergie qui ont, là-bas dans l'Est lointain, courageusement crevé la baudruche démocratique dont crève l'Occident...

Les Plaisanteries de M. Léon Daudet

Par Georges SIMON

Supposons un étranger ignorant tout de la France, qui viendrait à lire l'ouvrage de M. Léon Daudet sur le XIX^e Siècle, et imaginons quelle va être sa conception de l'histoire de notre pays.

Il apprendra tout d'abord dans un saisissant raccourci que : « le moyen âge français est dominé quant à l'esprit « par l'incomparable scholastique dont nous commençons « à peine à retrouver les linéaments. Puis vient la Renaissance... Si cette époque nous est mieux connue que le « moyen âge, elle est loin cependant de nous avoir livré « ses secrets... Ensuite, vient la Réforme, assombrissement de l'esprit européen par la négation du miracle, « finalement déification de l'instinct et de la convoitise « brute (?)... De la Réforme sortent Rousseau à Genève, Kant à Königsberg. A la Réforme succède la « Révolution française directement inspirée de Rousseau, « puis de l'Encyclopédie. »

Enfin, arrive le XIX^e Siècle. Ce siècle qui s'étend d'ailleurs de 1789 à 1919, n'a en lui que : « de la tuerie ; « l'ignorance s'y répand largement par la démocratie « et elle gagne jusqu'au corps enseignant. »

Le livre de M. Daudet apprendra encore à notre étranger qu'il y eut une France monarchique, heureuse, disciplinée, unie et pacifique, mais que cette France décline à partir du XIX^e siècle. Pendant le cours de ce siècle « stupide », qui « se complait dans ses insanités, béat et « réjouit comme un âne assis dans une mare », pendant le cours de ce siècle honteux, « se déprima le sens de la « responsabilité personnelle si vigoureux tout le long du « moyen âge, au XVI^e et au XVII^e siècles. »

On constate également pendant cette période de 130 années la fin de la société polie des époques antérieures, « l'esprit déductif tend à disparaître, l'affaissement in-

Somme toute, ce *Stupide XIX^e Siècle* de Daudet, — qui rappelle la splendide *Exégèse des Lieux-Communs* de Bloy, moins ce je ne sais quoi d'à la fois rigide et cavalier, qui rappelle les Montluc et les Loyola, — s'il le faut louer d'avoir éventré des poncifs, plaignons-le de s'être acharné sur des cadavres : Toute doctrine humaine prend sa retraite comme poncif. Rappelons-le : nos locutions les plus banales ont été, du temps de Ronsard, des Précieuses et de Racine, d'impardonnables hardiesses. Et il en est des idées comme des mots qui les expriment : Depuis que le monde est monde, il a fallu passer par B pour arriver à C. Et, sans la « stupidité » des romantiques, les Daudet, les Benda, les Lasserre n'eussent jamais conçu leurs systèmes : Thèse — antithèse — synthèse... *Corruptio unius, generatio alterius*, dit la philosophie favorite de M. Daudet. Le siècle tant honni n'est donc pas un hors-d'œuvre, un monstre. *Ab esse ad posse, valet*, dirai-je encore avec l'Ecole. Et donc ce pauvre *Stupide* a été un siècle comme un autre, une phase normale de l'Histoire... Le XIX^e siècle a propagé des « doctrines de mort » ? — Oui, de mort pour ce qui l'a précédé.

Et en cela, il n'a été ni plus ni moins stupide que tous les autres siècles où vécurent des hommes...

« intellectuel de la classe ouvrière égale celui de la bourgeoisie, ce qui n'est pas peu dire. » La famille, les mœurs, les arts s'affaissent aussi progressivement, enfin « la charité depuis 1789 est un art perdu. »

Cette belle histoire de France est d'ailleurs racontée avec beaucoup de verve et d'entrain, mais la verve et l'entrain ne remplacent pas chez un historien le défaut de sens critique.

Reprenons les grandes lignes de cette synthèse originale.

Du moyen âge politique et spirituel, M. Léon Daudet ne veut connaître que « les Croisades, dont l'aboutissement est Jeanne d'Arc et l'incomparable scholastique » (passons donc sous silence les mœurs féodales, les jacqueries, la lutte pour l'affranchissement des communes). Pour ce qui est de Jeanne d'Arc, il est permis, tout en admirant la grandeur de cette fille du peuple, de se souvenir que son Roi l'abandonna et que le clergé la condamna, probablement à « la plus grande gloire de Dieu », ce qui gâte quelque peu l'unité et la beauté de la fresque mystique. L'apologie de la scholastique est assez neuve et inattendue ; comme l'on serait aise de savoir quel parti M. Léon Daudet approuve dans la querelle des nominalistes et des réalistes ; est-il réaliste avec Saint-Anselme, nominaliste avec Roscelin, conceptualiste avec Abelard ou simplement mystique avec Saint-Bernard ? Nous ne le saurons peut-être jamais ; mais ce que nous savons, c'est l'admiration de M. Léon Daudet pour cette féconde méthode dialectique, qui argumente sans contrôler les postulats et préfère à l'induction et à l'observation les 64 combinaisons du syllogisme. Il est inutile de demander

(16) *De revolutionare*, p. 392.

(17) Engels, *Entwicklung des Sozialismus*, p. 89.

(18) Marx, *Manifeste communiste*, p. 42.

à M. Léon Daudet s'il approuve l'Eglise quand elle frappe d'anathème les ouvrages d'Aristote en 1209, il répondrait affirmativement.

Puis vient la Renaissance ; de mieux en mieux, nous dit M. Léon Daudet, tout va très bien. Mais hélas ! voici la Réforme « et l'assombrissement de l'esprit européen ». Pourquoi la Réforme, pourquoi ce mouvement qui « réduit la perspective de l'esprit » (?) mouvement que M. Léon Daudet couvre de sarcasmes. Des historiens nous ont appris que la Réforme est une réaction contre la corruption de la religion catholique ; cette religion avait perdu tout contact avec les Ecritures Saintes, les moines et les prêtres pressuraient le peuple et faisaient trafic d'indulgences ; ils vivaient parfois en vrais débauchés, mais M. Léon Daudet n'a jamais entendu parler de ces choses-là ; il ignore sans doute l'interdiction faite aux laïcs en 1229 de lire les livres saints, comme il ignore les hauts faits de l'Inquisition et la vie de certains Papes ; voilà pourquoi la Réforme est à son point de vue « un assombrissement », auparavant tout était lumineux.

Quant à la Révolution française, elle est également un phénomène incompréhensible. Tout allait si bien avant 1789 ! Aux dires de M. Léon Daudet, c'est seulement après cette malencontreuse année que l'esprit déductif disparaît, que l'intelligence de la bourgeoisie et des ouvriers s'affaisse, que la charité, les mœurs et les arts se perdent ; avant 1789, au contraire, les bourgeois et les ouvriers étaient intelligents, charitables et vertueux ; les savants, créateurs, les artistes pleins de génie ; on ne nous parle pas de la noblesse, pourquoi ? Ainsi, les Français étaient gouvernés sagement, par de bons Rois qui ne leur faisaient jamais faire la guerre, ne les accablaient pas d'impôts et les laissaient travailler en paix, lorsque voilà ce fou de Rousseau (sorti de la Réforme comme un diable d'une boîte) qui agite ces braves Français et les pousse à la révolte. Alors, le moyen âge et la Renaissance perdent toute influence, et « des insanités meurtrières s'abattent sur la France ». Comme il est simple de faire un cours d'histoire « ad usum Delphini » ! M. Léon Daudet se lamente à l'idée que tous ces malheurs auraient pu être évités. Comment ? En faisant des réformes ? Non, en tirant sur la canaille et il ajoute que Louis XVI eut bien tort de ne pas faire ouvrir le feu.

Que faut-il penser des thèses de M. Daudet ? Il prévoit qu'on va le traiter de sacrilège, on le taxera plutôt de puérilité. Il paraît, en effet, difficile de trouver un critique aussi peu capable que M. Léon Daudet de démêler quoi que ce soit à l'histoire. Il quitte l'injure pour adopter le coutelas et tranche les époques comme un charcutier des rondelles de galantine.

Pour lui, la bonne méthode historique est celle de Bossuet dans le Discours sur l'Histoire Universelle. « Cet ouvrage incomparable, dit-il, montre comment le sens précis du divin — tel que le développe le catholicisme — éclaire et renforce le diagnostic des déterminantes humaines » (?) Pourquoi M. Léon Daudet n'a-t-il pas simplement adopté le procédé de Bossuet ? La Révolution française se serait tout naturellement expliquée comme un châtement divin causé par l'incrédulité des Encyclopédistes, de Rousseau et de Voltaire.

Ah ! méchant et inexplicable Révolution française infestée par le « venin des Droits de l'Homme » ; elle a (paraît-il) fait disparaître toute société polie (car il n'y a plus maintenant que des « salonnards »).

Ce que M. Daudet ne peut pas comprendre, c'est que la Révolution substituait au régime monarchique en pleine décomposition, un monde et un idéal nouveau, et que la classe bourgeoise, alors jeune et vigoureuse, arrachait à la noblesse le pouvoir que celle-ci était incapable et indigne de conserver.

M. Daudet ignore ou déplore selon les circonstances cette belle conquête de la Révolution, qu'est la « liberté de conscience ». Elle ne vaut pas, de son point de vue, la Révocation de l'Edit de Nantes et les Dragonnades.

Le Code Napoléon n'est qu'un « amas de textes insanes ». Ah ! regrettons le beau temps de la Monarchie absolue et de droit divin, les pays de droit écrit et les pays de droit coutumier, les privilèges de la noblesse et les lettres de cachet.

La grossièreté des récriminations de M. Léon Daudet enlève toute valeur à ses thèses, et par grossièreté, nous entendons l'inaptitude à analyser impartialement. Parce que certains artistes n'ont pas été compris de leur vivant (Stendhal, Baudelaire, Manet, Verlaine, etc.), M. Daudet en déduit que tout le siècle manque de goût. « Ce manque de goût, dit-il, ne se trouve ni au XVI^e ni au XVII^e ni au XVIII^e siècle, il est particulier au XIX^e. » M. Daudet ne sait sans doute pas qu'au XVI^e siècle on lisait beaucoup plus Nostradamus et Amadis de Gaule que Rabelais et Montaigne, et qu'au XVII^e, Quinault fut estimé l'égal de Corneille. Molière, pour avoir écrit « l'Ecole des Femmes », fut traité de « farceur », la Phèdre de Pradon fut applaudie quand celle de Racine était sifflée. On pourrait ainsi prouver que tous les siècles ont manqué de goût.

Les arguments que l'on employait pour combattre Baudelaire, Manet ou Verlaine, étaient, en général, du même ordre que ceux qu'emploie M. Daudet pour combattre toute tendance politique qui s'écarte du Crédo religieux et monarchiste. Cela prouve simplement qu'en art comme en politique, toute transformation peut être considérée comme dangereuse par les réactionnaires du moment.

La notion d'évolution est spécialement absente du cerveau de M. Daudet ; il propose froidement une comparaison entre le Traité de Westphalie (1648) et le Traité de Versailles (1919). Pourquoi pas une comparaison entre la Guerre de Trente ans et la récente guerre ? Il ne faut pas s'étonner après cela de le voir préconiser comme remède aux maux dont la société souffre actuellement, un retour pur et simple à la monarchie, semblable en cela à un homme qui, fatigué de l'automobile, proposerait très sérieusement le retour à la chaise à porteur ou au carrosse. Mais M. Daudet n'aime pas les discriminations et les nuances : il abhorre l'indécision ; il nous rappelle par exemple que les Théologiens savaient « empoigner hardiment l'incrédulité », en effet, ils l'envoyaient même finir dans les flammes du bûcher — que ne peut-on en faire autant des idoles démocratiques et du romantisme qu'il compare à une « fosse d'aisance ».

Les ridicules et les erreurs des démocraties et du romantisme ont été dénoncés depuis longtemps. Sauf devant quelques politiciens retardataires, on peut mettre en doute l'infailibilité des méthodes politiques démocratiques. Nous savions, avant de lire Daudet, que Chateaubriand est souvent un comédien, que Victor Hugo ne brille pas toujours par le bon goût et l'intelligence, et que certains poètes sont fatigués à force de se prétendre victimes de

la fatalité. Mais, quelles sont les nouvelles thèses de M. Daudet et que va-t-il nous apporter de neuf ?

Nous croyons ne pas devoir nous arrêter trop longtemps aux injures (âne, détrit, ramasseur de crotin, abruti, pendu, triple-crétin), bien que M. Léon Daudet estime qu'elles constituent les piliers de son édifice critique.

Voici l'opinion de M. Léon Daudet sur quelques-uns des hommes du siècle passé. Claude Bernard est qualifié de « Cher Homme » ; Flaubert est « un potache prolongé ». La vogue de Renan « est assez comparable à celle de Béranger ; ce qu'il y a d'inférieur chez lui, c'est la rectitude du jugement, c'est un gobeur éperdu » ; son scepticisme est « un scepticisme à l'usage des nains ». M. Daudet en citant les principales œuvres de Renan omet d'ailleurs l'Histoire du Peuple d'Israël et les Origines du Christianisme. Zola est « un ignorant », il flattait la démocratie qu'il détestait au fond, c'est un excrément, il entraîne les lecteurs vers son purin, mais il fut attaqué à bon droit par des patriotes clairvoyants ».

C'est pousser l'inconscience assez loin que de traiter d'excrément le vertueux Zola quand on est l'auteur d'un ouvrage pornographique intitulé « l'Entremetteuse ».

Quant aux patriotes clairvoyants qui attaquèrent à bon droit Zola, M. Daudet désigne par là ceux qui estimaient que le patriotisme consiste à ne pas reconnaître une erreur judiciaire, et préféreraient laisser un innocent au bain plutôt que d'avouer les faux et les crimes commis par quelques militaires. Ce patriotisme-là mérite, en effet, l'approbation de M. Daudet.

En ce qui concerne la philosophie, Léon Daudet considère Auguste Comte comme « le seul manieur d'idées générales qui ait échafaudé un grand système cohérent au XIX^e siècle », et parle également du rôle philosophique de Bourget (?) Par contre, l'œuvre de Bergson est liquidée en quelques lignes ; Bergson n'est, aux yeux de M. Léon Daudet, qu'un « petit Juif tarabiscoté, il ratiocine, son œuvre est une aberration ».

Silence complet sur l'œuvre d'Anatole France. Tout ce que nous apprenons de lui, c'est « qu'il a versé dans l'absurdité révolutionnaire ».

Quel étrange homme que M. Léon Daudet ! Il clame son admiration pour le polémiste Drumont et regrette qu'il n'ait pas été membre de l'Académie Française, mais, par contre, il ignore totalement Lamartine et Alfred de Vigny. Il s'extasie sur l'intelligence d'un paysan qui répondait « dans la lune », parce qu'on lui avait parlé du socialisme et trouve ce paysan bien supérieur à Paul-Louis Courier. Il n'est pas difficile ; il est vrai que dans un autre passage de son livre, Daudet se réjouit à l'idée d'une farce très spirituelle qui consiste à mettre de la poudre à éternuer dans des pots de vin.

Ah ! le bon vivant ! Quel dommage de trouver tant d'inexactitudes et de sophismes dans son œuvre.

« La première chose qu'aurait dû faire le Généralissime Joffre, au 3 août 1914, eût été de coffrer les traîtres Caillaux et Malvy », dit M. Daudet. Il oublie seulement qu'à supposer que Caillaux et Malvy aient été des traîtres, ils ne l'étaient certainement pas au 3 août 1914, de sorte que le généralissime Joffre aurait été bien en peine de penser à les arrêter. — Ce que Joffre aurait dû faire dès avant le 3 août 1914, c'est remettre sa démission au gouvernement dans l'espoir que l'on nommerait à sa place un chef moins médiocre.

Quand il veut ruiner une idée, une théorie, une époque,

M. Daudet n'en considère que la partie morte, jamais la partie vivante, puis il vous dit : « Vous voyez bien, ce n'est qu'un résidu, il n'y a jamais rien eu d'autre là-dedans ». Il attaque la doctrine de l'évolution sous prétexte qu'elle a fait parfois fausse route ; il attaque le déterminisme de Claude Bernard, mais se désintéresse de son « Introduction à l'étude de la médecine expérimentale ». Il attaque la bactériologie Pastorianne et nous annonce qu'elle s'écroulera.

Les premiers chrétiens crurent que la bénédiction de Dieu descendrait sur la terre lorsque l'Eglise serait triomphante ; les mauvaises mœurs et la corruption devaient disparaître avec le Paganisme, hélas ! il n'en fut rien et M. Léon Daudet n'a cependant pas repoussé le Christianisme sous le prétexte que les premiers chrétiens avaient fondé sur lui de trop beaux espoirs ; qu'il ait un peu d'indulgence pour ceux qui mirent leur espoir dans les progrès scientifiques.

M. Léon Daudet estime que les idées démocratiques et irréligieuses engendrent la guerre. Nous savions déjà que les Rois n'ont jamais aimé les conquêtes. L'Allemagne militariste d'autre part, était évidemment une grande démocratie. Pour ce qui est de l'irrégulier, est-ce bien au directeur du journal non seulement anti-chrétien, mais encore athée, qu'est l'Action Française (1) à venir nous parler de « vérité religieuse » ? Est-ce que la calomnie, la rancune, le refus d'oublier les injures, la haine et la violence de l'Action Française ont été puisés dans les Evangiles ? « Pour un Français, dit encore M. Léon Daudet, il n'y a pas deux morales, il n'y en a qu'une : la catholique ». S'il était préfet de police, M. Léon Daudet interdirait probablement toutes les autres, de même qu'il mettrait en vigueur « l'admirable Syllabus de Pie IX » qui condamne la tolérance ainsi que le droit d'étudier la philosophie sans le contrôle de l'Eglise.

Devant les difficultés du moment, la plaisanterie n'est pas de circonstance.

Au crépuscule du régime capitaliste, lorsque le monde dans une paix instable et hypocrite, souffre d'anarchie économique, lorsque les gouvernements républicains ou monarchistes entretiennent, exaspèrent et exploitent à l'encontre les haines nationalistes qui engendreront les prochaines guerres pour le droit et la liberté, quelle est l'attitude de M. Léon Daudet ? Il réclame une métaphysique cléricalle et nous conseille de rappeler le Roi : solutions élégantes et pratiques !

(1) Voir : Péguy, Notre Jeunesse et la critique admirative que Maurras fait d'Auguste Comte dans l'Avenir de l'Intelligence.

La Section Universitaire de « Clarte »

La S. U. remercie les amis qui lui envoient des fonds et les abonnements à « Clarte Universitaire ».

Nous avons pensé que, pour obtenir un bon résultat, il serait bon de lancer notre journal à notre meeting de propagande qui aura lieu au Quartier Latin, le 18 novembre prochain ; c'est pourquoi nous avons reculé à cette date la parution du premier numéro.

Nous ne nous faisons pas d'illusion ; la tâche est grande et difficile ; c'est pour cette raison que nous ne nous lassons pas d'appeler aux bonnes volontés pour nous aider.

Nous rappelons que le prix de l'abonnement est de 7 fr. par an pour la France, et 10 fr. pour l'Etranger. — Adresse de la S. U. : Clarte Universitaire, 16, rue Saint-Séverin, Paris (5^e).

Le Théâtre et l'École

Par P. M. KERSENTSEFF

Traduit du russe par PARTJANINE

Dessins de VIDBERG



P. M. Kergentseff, militant du Parti Communiste russe auteur d'une série de livres et de brochures sur l'éducation intellectuelle du prolétariat, et qui, d'autre part, a étudié de fort près le régime des pays anglo-saxons, a publié un ouvrage remarquable sous le titre : Le Théâtre de création, édité à Moscou et dont il n'existe encore aucune traduction en français. C'est à ce volume que nous empruntons un chapitre, un des meilleurs par les vues originales qu'il nous donne sur l'éducation du moyen du théâtre. Sans doute, la critique, si elle s'arrête aux opinions exposées ici, ne manquera pas d'exercer son ironie sur l'idée d'un théâtre de classe, d'un théâtre de lutte, qui, dans l'œuvre de Kergentseff, est un principe fondamental. Cependant, nous ne jugeons pas nécessaire de rappeler à nos lecteurs que toute œuvre d'art constitue, dans la vie sociale, un enseignement et marque une tendance. Il est naturel qu'après le théâtre monarchique, aristocratique et enfin bourgeois, dont Kergentseff décrit excellemment l'évolution et la décadence, le prolétariat, appelé enfin au rôle de dirigeant, préoccupé d'établir les bases de son existence intellectuelle, songe à créer une dramaturgie de classe, des procédés de représentation conformes au goût populaire, à l'esprit, à l'humeur de la société ouvrière et paysanne. Nous regrettons de ne pouvoir citer ici les réflexions de Kergentseff sur le théâtre médiéval, sur les fêtes de la révolution, sujet qui avait été traité précédemment, d'une manière remarquable, on le sait bien, par Romain Rolland. L'époque de la rentrée des classes nous incite à choisir dans le volume dont il est question, des pages qui, nous l'espérons, enrichiront l'expérience des instituteurs parmi lesquels nous comptons tant de lecteurs fidèles.

Si l'on veut marquer le chemin que devra suivre le théâtre de l'avenir, il convient d'établir une distinction entre l'œuvre théâtrale de nos jours, c'est-à-dire la création d'un théâtre prolétarien, et d'autre part, la réalisation du théâtre socialiste qui viendra à l'époque où le socialisme lui-même s'imposera d'une manière triomphale.

Le théâtre prolétarien naît dans le feu, dans la tempête ; naturellement, il semble ne considérer qu'un seul aspect des choses, c'est un théâtre de tendance. Dans le développement social, c'est un instrument de lutte entre les mains de la classe ouvrière. Il demande un répertoire de combat. Il n'admet point le professionnalisme.

Le théâtre socialiste surgira lorsque la lutte acharnée du prolétariat pour la conquête du pouvoir s'achèvera, lorsque l'œuvre de construction socialiste s'accomplira dans des circonstances différentes, dans le calme et la paix ; ce théâtre sera nécessairement très large, très varié, harmonieux. C'est lui qui nous donnera enfin des

exemples d'une communion entre les acteurs et la foule, d'une création populaire.

Ce théâtre socialiste s'appuiera sur la nouvelle classe, sur le prolétariat ; mais sa réalisation sera due également au concours de l'école nouvelle.

La nouvelle école de la République socialiste doit développer de toutes manières les facultés des enfants du prolétariat, elle doit faire d'eux des hommes sensibles à la beauté, capables de manifester leurs capacités dans le domaine de l'art, harmonieusement développés sous les rapports physiques et intellectuels.

Seule, la nouvelle génération prolétarienne qui sortira de la révolution socialiste et de l'époque de transition, qui sera complètement affranchie de l'influence pernicieuse du capitalisme, qui aura passé par la libre école socialiste, pourra travailler à la création du nouveau théâtre que nous rêvons. C'est notre devoir, dès aujourd'hui, de méditer attentivement sur le rôle du théâtre à l'école.

**

Lorsqu'on parle de théâtre, on se figure nécessairement une scène, une rampe, un rideau, une salle de spectateurs. En un mot, on ne considère que l'un des aspects de la création théâtrale. C'est une erreur. Le domaine du théâtre est beaucoup plus étendu. Les éléments de la représentation théâtrale sont disséminés par menues parcelles en de multiples circonstances quotidiennes. Le fait théâtral occupe une place beaucoup plus importante dans notre vie que nous ne l'imaginons d'abord.

Lorsqu'on organise une fête populaire, une manifestation pour le 1^{er} mai, une revue de l'armée rouge, n'a-t-on pas l'occasion de mettre en œuvre les ressources du théâtre, les décors, le talent du régisseur, l'art des acteurs ?

Lorsqu'on ouvre un club ou une Maison du Peuple, lorsqu'on donne une fête à l'école, est-il possible de négliger les moyens du théâtre ? Il faut décorer l'édifice, c'est la tâche du peintre spécialiste ; il faut établir un programme, combiner l'action des orateurs et des divers exécutants, c'est le travail du régisseur ; il faut que les assistants participent d'une manière active à la solennité, et c'est là qu'on voit apparaître les acteurs.

Lorsque des groupes se forment dans un but d'instruction ou de récréation, lorsqu'on organise des excursions, des jeux, des épreuves sportives, l'instinct théâtral n'est pas moins nécessaire, les secours du régisseur sont indispensables, tous les membres du groupe ont l'occasion de démontrer leur sens artistique.

C'est ainsi qu'il faut entendre, largement, la signification du théâtre et du goût théâtral ; alors, et seulement alors, on en comprendra l'importance dans l'éducation scolaire et extra-scolaire.

A l'école, on étudie tous les éléments de l'art dramatique. En tout cas, il doit en être ainsi dans la nouvelle école.

L'enseignement de la littérature doit être, bien entendu, accompagné de la lecture à haute voix de poésies, de morceaux en prose, de récits et de pièces. De là, la nécessité de travailler à la diction ; l'art de dire doit être enseigné dès les premières tentatives de lecture, aux tout jeunes écoliers : le bégaiement, le bredouillage doivent être corrigés. Il faut enseigner aussi la déclamation, c'est-à-dire l'art véritable de la lecture à haute voix.

Jusqu'à présent, chez nous, on n'a jamais songé à propager dans les écoles l'art de la lecture. Ce n'était point un objet d'enseignement, aucun manuel n'était mis à la disposition des maîtres et des écoliers. L'école socialiste doit d'autant plus se préoccuper de l'art oratoire qu'on attendra d'elle des hommes maîtres de leur parole et de leur voix, d'habiles orateurs.

Le choix des pièces à jouer doit être fait en tenant compte de l'intérêt que présenterait une création littéraire venant des écoliers eux-mêmes. Il est bon d'indiquer, comme mesure de transition, la mise en scène de dialogues, la transformation de pièces, leur adaptation à certains besoins, leur simplification, etc...

L'étude de la diction et de la parole artistique se combine naturellement avec l'enseignement de la musique. Avant tout, bien entendu, il faut que l'on apprenne le chant à l'école. Ce sera un enseignement obligatoire, et sans doute l'objet de la prédilection des écoliers. Le chant contribuera non seulement à perfectionner les qualités de la voix mais à enrichir l'instinct musical de la nouvelle génération. En même temps, il sera bon que l'on s'applique à l'étude d'un instrument quelconque, d'un instrument très simple si l'on veut, tel que la vielle populaire (domra).

L'éducation physique sera basée non comme autrefois sur la gymnastique militaire, mais sur le travail manuel, au grand air ou dans des ateliers. En outre, cette éducation sera donnée de manière à favoriser l'apprentissage esthétique des écoliers. C'est dire que l'on mettra dans le programme la gymnastique rythmique, l'étude du mouvement plastique, les divers exercices du corps au son de la musique. Le travail dans les champs ou à l'atelier s'accomplira non seulement sous la direction d'agronomes et de techniciens, mais peut-être bien sous la surveillance de musiciens et de maîtres de l'art plastique qui soumettront au rythme musical le travail le plus ordinaire.

Faut-il ajouter que les jeux au son de la musique, les danses, les défilés, seront parmi les manifestations quotidiennes de la vie scolaire !

Bien entendu, l'enseignement du dessin occupera la place qui lui convient et il sera dirigé vers l'étude de la couleur, base de toute peinture. Dans la vieille école du passé, on se contentait de reproduire au crayon des plâtres d'aspect plus ou moins ridicule ; il faudra désormais que l'on s'applique à l'étude de la gamme des couleurs.

Que l'on joue maintenant une pièce de Shakespeare : on veut reproduire avec la plus grande fidélité l'époque dont le dramaturge nous donne le tableau. Il faut donc que l'on s'attache à l'étude pittoresque de l'Angleterre médiévale, dans les motifs de son architecture, dans le

style de ses costumes, dans les couleurs du temps et des lieux, etc. En somme, la préparation des décors et des costumes peut servir à enseigner l'histoire de l'art d'autrefois. Et en même temps que l'on étudiera les apparences réelles du passé, on s'occupera aussi de la stylisation, car il ne convient pas de reproduire par des procédés purement naturalistes les plus menus détails. Dans le détail que l'on doit connaître, il faut choisir ce qui est typique.

Lorsque la pièce échappe aux exigences de l'histoire, la tâche du décorateur est différente, son initiative est absolument spontanée : on s'occupera de résoudre des problèmes de lignes et de couleurs, de perspective scénique, on combinera des plans, etc...

Ainsi, les écoliers prendront connaissance des éléments essentiels du théâtre. Placés devant l'unique problème théâtral, ils seront amenés à des investigations dans tous les domaines de l'art qui se rattachent nécessairement au travail de la représentation, de la réalisation dramatique.

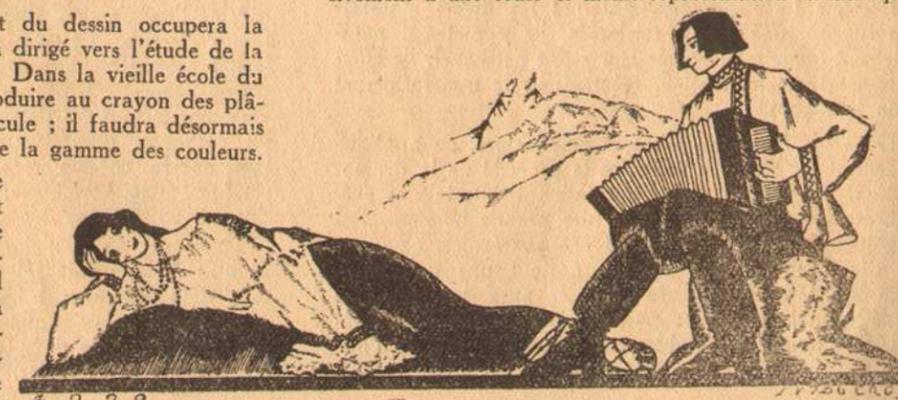
Dès la première année d'enseignement, une ou deux fois par an, et plus si le programme général le permet, chaque classe collaborera d'une manière ou d'une autre à une représentation théâtrale ; on pourra mettre sur la scène soit une fable, soit un poème, soit une pièce entière ou les personnages d'un récit.

Voici comment je me figure ce travail :

Supposons qu'une classe étudie la littérature russe de l'époque de Pouchkine. On projette de donner en public des fragments de Boris Godounov, de représenter le Prophète ou bien certains épisodes de Doubrovsky. Les œuvres choisies font l'objet d'une étude particulièrement soignée en classe. Ensuite, on distribue les rôles que les élèves apprennent par cœur. Pendant les leçons de dessin, les écoliers préparent les décors et les costumes, colorient des programmes. A l'atelier, on fabrique les accessoires. A la leçon de chant, on exécute des morceaux de musique sur des paroles de Pouchkine, des fragments par exemple de Boris Godounov ou bien de Rouslane et Ludmila. Les professeurs de plastique font exécuter des exercices destinés à illustrer par des poses appropriées le texte de Pouchkine.

Ainsi, pendant un ou deux mois, toute la classe ne songe qu'à la représentation, toutes les leçons d'art ont pour objet de réaliser un unique programme.

Dans certains cas plus rares bien entendu, toute l'école, toutes les classes consacreront leurs leçons d'art exclusivement à une seule et même représentation dramatique.





Ces représentations collectives donnent de l'essor au travail des écoliers, en font sentir la haute signification, établissent une liaison nécessaire et rationnelle entre les diverses matières de l'enseignement.

Mais ce système d'introduction du théâtre dans l'école, comme élément indispensable, serait fort mal compris s'il consistait à réduire tout le travail dans les classes de dessin à l'exécution de décors pour la représentation prochaine, si les maîtres de littérature et de chant ne songeaient plus qu'à préparer la représentation de la pièce ou du morceau littéraire que l'on aurait choisi.

Les représentations doivent stimuler les facultés créatrices des enfants ; elles concourront à faciliter la synthèse vivante de tous les arts dans le travail scolaire, mais elles ne doivent pas absorber tous les efforts de l'éducation esthétique.

En revanche, le théâtre et ses méthodes auront de nombreuses applications dans des matières scolaires qui ne touchent point directement à l'art.

Les représentations seront particulièrement utiles pour l'étude de la littérature. Il n'est nullement nécessaire qu'on emploie pour cela de grands moyens et qu'on cherche à donner jusqu'au bout l'illusion du théâtre. On se contentera parfois de simples exercices de scène, on improvisera avec les gestes qui pourront illustrer un texte, on lira certaines pages d'un récit en se partageant les rôles, etc.

De cette manière, les morceaux littéraires seront associés à certaines impressions visuelles, ce qui permettra d'en mieux garder le souvenir et de les mieux goûter.

Lorsque les élèves représenteront les divers moments que suggère une poésie déclamée, ils y mettront naturellement quelque chose de leur esprit personnel, ils compléteront le texte par leur création, ils le transformeront selon leur goût.

Dans les écoles anglaises et américaines, on applique largement à l'étude de l'histoire le procédé de la dramatisation, c'est-à-dire la représentation théâtrale des événements historiques, de la vie des grands hommes, des tragiques épisodes du passé. Dans nos écoles, ce genre de dramatisation sera presque partout une nouveauté. Peut-être sera-t-il difficile d'utiliser aussi largement ce procédé, mais, avec des maîtres expérimentés, l'art théâtral facilitera considérablement l'enseignement de l'histoire.

Le même procédé peut être utilisé pour l'étude d'autres matières : par la représentation, toutes les notions abstraites et difficiles à saisir deviennent concrètes et sensibles. Qui de nous, jadis, ne s'est cassé la tête en cherchant le secret de ces étranges bassins qui s'emplissent d'eau par deux robinets, ou bien le prix d'un paquet de thé obtenu par mélange de deux qualités, mélange préparé spécialement pour nous autres, écoliers, par les rédacteurs de manuels

d'arithmétique. Combien reste-t-il encore d'esprit scolaire dans les exemples qu'on fournit pour l'étude des nombres !

Les Anglais et les Américains ont introduit dans cet enseignement des procédés pratiques de dramatisation. Tel élève est un marchand, tel autre un acheteur. Le problème se présente et se résout à l'école comme dans la vie, derrière et devant un comptoir : on achète telle quantité de fruits à tel prix ; l'acheteur paye et le marchand lui rend sa monnaie.

Des exemples de ce genre sont déjà appliqués dans notre école russe.

Un journal de Kostroma, le *Monde Rouge*, nous apprend par exemple que le procédé de la représentation théâtrale fut appliqué dans une école qui appartient au premier club socialiste ouvrier de la ville. On mit en scène un tribunal. « Il s'agissait d'un vol. Le ton calme, assuré, du président, le réquisitoire de l'accusateur public et la chaleureuse plaidoirie du défenseur, l'air maussade des accusés, — tout cela nous contraignit presque à oublier pour une minute que nous étions dans une école et non pas au tribunal du peuple sur la place de la Révolution. »

Les enfants et les adultes qui assistaient à cette représentation furent également intéressés par ce nouveau motif de création collective qui unissait l'art à l'étude pratique de la vie sociale. On a l'intention de mettre en scène, dans la même école, d'autres sujets. (Le *Courrier du Théâtre*, n° 47).

Tout en favorisant l'étude des diverses matières d'enseignement, les méthodes théâtrales auront beaucoup d'autres avantages. Elles contribueront à développer chez les enfants l'imagination, l'invention, l'improvisation, la création collective. J'aimerais à voir que l'on donnât des leçons spécialement destinées à développer le don d'improvisation. — Voici un sujet, mes enfants ; trouvez vous-mêmes tous les détails du jeu, esquissez les décors, les costumes, grimez-vous si vous voulez, etc. En un mot, que les enfants créent d'eux-mêmes le drame, qu'ils inventent une variation sur un conte populaire, qu'ils donnent un nouveau dénouement à un récit, etc.

En outre, la participation au jeu théâtral même le plus modeste, pendant les leçons, sans décors ni costumes, développe chez les écoliers ce que l'on appelle en anglais le « self-control », la discipline personnelle, l'art de se dominer, de dompter sa timidité, de maîtriser son émotion, de se surveiller.

Enfin, la création théâtrale appliquée à toutes les matières scolaires appelle l'initiative des élèves, ce qui est particulièrement précieux dans l'école nouvelle. Les représentations et les méthodes du théâtre donneront la possibilité de se manifester et de créer librement à toute individualité.

Le principe théâtral sera donc à l'école un bienfaisant élément, il exercera une influence stimulatrice sur les esprits et les caractères.

**

En dehors de son utilité directe pour l'éducation et l'instruction, le théâtre, à l'école comme au dehors, doit jouer un rôle fort important dans la lutte contre les superstitions religieuses.

Il ne faut pas oublier en effet que si les campagnes sont encore fortement attachées au culte, cela s'explique par ce fait que l'église, avec ses offices et ses solennités, a longtemps tenu lieu de théâtre et qu'elle a satisfait jusqu'à un certain point les instincts esthétiques du paysan. Les éléments du spectacle théâtral sont très considérables dans les rites liturgiques. On a là les décors avec leur éclairage spécifique, des costumes particuliers et de couleurs vives, on a la musique, le chant, le dialogue, la déclamation, la pantomime, etc.

Bien plus, le temple chrétien a été lui-même construit sous l'influence du théâtre antique. Les trois portes de l'iconostase correspondent aux trois issues de la scène chez les anciens. Dans le théâtre ancien comme à l'église, la porte du milieu est dite : du Roi. L'architecture de l'iconostase, avec ses galeries, ses colonnes, ses statues, est tout entière empruntée au théâtre antique, les saints remplaçant les héros d'autrefois, tandis qu'à la place de la mythologie grecque, les tableaux représentent des scènes de la vie du Sauveur. (D'après *Loukomsky : Les Théâtres anciens*).

Il n'est pas étonnant que pour des gens qui ignorent le théâtre, l'office divin soit un véritable spectacle. Dans l'Eglise catholique, la beauté des cérémonies a été portée à un haut degré de perfection : il faut noter en particulier les solennelles journées de processions, le cortège vers le Tombeau du Christ, etc.

Lorsque les théâtres seront nombreux dans les villes et les villages de la République Soviétique, lorsqu'on



s'occupera d'organiser de somptueuses fêtes du peuple, l'Eglise aura un rival sérieux dans l'art du théâtre. Ce n'est pas en vain que, depuis des siècles, le clergé mène une lutte acharnée contre la scène et ses acteurs. Le théâtre a toujours fait une dangereuse concurrence à la religion.

Le théâtre touche encore à l'école et, en général, à l'éducation par un autre côté : les élèves ne se contentent pas, en effet, de jouer, ils fréquentent aussi de véritables spectacles. Jusqu'à présent, le hasard seul avait guidé les écoliers vers les théâtres dont l'œuvre n'était pas comprise dans l'ensemble des travaux scolaires. Il y avait en cela, bien entendu, une profonde erreur. Il convient de donner un caractère plus régulier à ces visites de la jeunesse dans les salles de spectacles, et de les systématiser en quelque sorte.

C'est le devoir de nos théâtres, qu'ils appartiennent à l'Etat ou aux entreprises privées, de songer à donner des représentations pour les enfants des différents âges. Peut-être conviendra-t-il de créer des théâtres selon les genres spécialement adaptés aux besoins pédagogiques de l'école nouvelle. Il faudrait d'abord une salle pour enfants, un théâtre de marionnettes ; ensuite des spectacles dont le répertoire serait de pièces classiques, qu'il faut connaître quand on étudie la littérature, et peut-être enfin un répertoire historique.

Dans les capitales, où la population scolaire est nombreuse, le répertoire de ces théâtres pédagogiques, peut-être ambulants, correspondrait aux programmes des écoles. Si, pendant l'automne, on étudie Pouchkine, le théâtre tient compte de la circonstance pour donner ses représentations ; en janvier, les écoliers apprennent à connaître Tolstoï, et voilà le répertoire changé.

Bien entendu, ces théâtres ne pourront remplir qu'un rôle accessoire ; l'essentiel sera fait par les écoliers eux-mêmes, dans les représentations qu'ils donneront.

On devra cependant tirer toute utilité possible, au point de vue de l'éducation et de l'instruction, des spectacles fréquentés par les écoliers. Avant de se rendre à la représentation, on préparera les enfants, on leur lira la pièce, on en donnera dans une causerie le commentaire, on invitera les enfants à essayer de la jouer eux-mêmes, au moins dans les passages les plus importants, on leur fera dessiner des esquisses de décors et de costumes, on sollicitera leur réflexion sur les types qui interviennent et sur le caractère général de la représentation, et ainsi de suite.

Ainsi munis d'une expérience basée sur leurs propres tentatives de création, les élèves considéreront en critiques le spectacle du véritable théâtre. Ils accepteront certaines données, tandis qu'ils tiendront, en d'autres points, à l'idée qu'ils se sont faite par eux-mêmes de la pièce. Rien ne contribue à développer l'esprit créateur plus que cette émulation en présence de plus forts, surtout quand on est sûr de soi.

Après le spectacle, des causeries auront lieu sur la représentation ; on établira une comparaison entre le jeu

des acteurs et celui que projetaient les écoliers. La critique de l'œuvre s'étendra aux détails ; on appréciera avec plus de soin le fond, la forme et le sens de la pièce.

Il sera également utile de jouer quelques scènes en reproduisant en partie ce que l'on a vu et en y ajoutant du sien. Peut-être même réussira-t-on dans une improvisation qui transformera complètement le thème littéraire et le présentera sous un nouvel aspect.

De cette manière, les représentations-modèles serviront à développer les facultés créatrices des écoliers. Le véritable théâtre donnera des forces à celui de l'école, plus

utile sous le rapport pédagogique, car les élèves y seront les seuls et vrais créateurs.

Si l'on règle ainsi l'enseignement scolaire, on aura fait beaucoup pour préparer, en vue du théâtre prolétarien, un acteur-spectateur qui portera en lui les idées d'un nouvel art socialiste.

Seule, la génération prolétarienne qui aura passé par la nouvelle école, affranchie de toute routine, pourra créer un théâtre socialiste de véritable création.

Ce nouveau théâtre, dont on indique ici les voies, surgira en dehors des salles des spectacles ; il naîtra de la vie même, transfigurée par la révolution socialiste.



LA TRAITE DES MUSES

Ne croyez point que la lecture des documents diplomatiques soit toujours besogne aride. On peut parfois trouver, en se livrant à cet exercice, de bonnes occasions de rigoler. Témoin cet extrait du rapport de la 3^e Sous-Commission non russe (crédits) à la Conférence de La Haye, extrait que je copie sans y changer un iota.

Il dépend de la Russie de créer, par un accord sur les problèmes soumis aux autres sous-commissions, l'atmosphère nécessaire à la transplantation de la plante exotique du capital dans la terre russe, de telle façon que ses fruits puissent collaborer à la restauration du pays.

Oh ! ces fruits qui collaborent à la restauration... Ne croirait-on pas lire là le procès-verbal d'un brave gendarme de campagne.

**

Dans le *Petit Parisien* du 3 octobre, Maurice Prax qui, à l'instar de Clément Vautel, du *Journal*, de Louis Forest, du *Matin*, et de tant d'autres, est chargé chaque jour de la variété dite parisienne qui, comme chacun sait, traite successivement et sur le même ton de tel beau crime, de telle belle catastrophe de chemin de fer, de Mistinguett, de Lénine et de tout ce qu'on voudra, aborde cette triste question des monuments aux morts.

Ce brave forçat de la bonne humeur, du bon sens et de l'aimable satire à tant la ligne, donne cette fois dans l'esthétique. Que voulez-vous ! ce sont les nécessités du métier.

D'un ton très convaincu, il nous annonce que pour perpétuer le souvenir des morts de la guéguerre, on a érigé dans toutes les communes de France et de Navarre des monuments en saindoux modelé ou en navet sculpté vendus en série par les bazars. « Or, dit-il, la France n'est pas seulement une terre d'héroïsme. Elle est aussi une terre d'art et d'artistes qui doit associer dans l'hommage fervent (tu parles !) rendu partout à ses sauveurs, l'art de France au courage français. »

C'est pourquoi il faut imiter l'exemple de Saint-Mar-

tin-Valmeroux (Cantal) qui vient d'inaugurer un fameux monument aux morts. Cette œuvre, explique-t-il ingénument, est d'un goût sûr, d'une inspiration émouvante, d'une facture large et puissante, c'est l'œuvre de M. Fix-Masseau, d'un artiste, d'un sculpteur. *Ce n'est pas l'œuvre d'un anonyme tâcheron.*

Allons, Monsieur Prax, rengez votre indignation artistique et songez un peu avant de parler aussi dédaigneusement des « anonymes tâcherons » que c'est justement ces tâcherons-là qui ont sculpté pour la plupart les cathédrales gothiques qui sont peut-être, en fait de sculpture, ce que l'homme a produit de plus grand.

Seulement, Monsieur Prax, ces sculpteurs gothiques, ces tâcherons, comme vous dites, qui travaillaient souvent sur les échafaudages, avaient en eux et derrière eux un immense et commun idéal où se fondait leur petit « moi ». Etre un artiste, un « mossieu artiste » n'était pas leur souci. Avec ferveur et patience, ils louaient dans la pierre leur idéal, c'est-à-dire Dieu. Aujourd'hui que le bon Dieu est mort dans le monde moderne et que, dans cette pénurie spirituelle, dont les civilisations occidentales commencent à crever, et à laquelle les révolutionnaires — ces illuminés que vous savez si bien moquer — s'efforcent seuls de remédier sous tous risques, le sculpteur de monuments aux morts est un commerçant qui exécute une commande. Si, par hasard, il a du talent (ce qui peut être le cas de M. Fix-Masseau) son goût plastique n'est plus nourri par aucun idéal qui soit supérieur à la plastique.

— Et la patrie ? m'objecterez-vous ?

— Justement, Monsieur Prax. Si la patrie était encore un idéal vivant, si ce pays avait vraiment dévoué dix-sept cent mille vies de jeunes hommes à l'idéal unanime de son sol.

C'est là une fatalité, Monsieur Prax. A l'idéal de fer blanc, monuments de fer-blanc. Tenez ! si vous passez place de l'Etoile, regardez donc la « Marseillaise » de Rude, et tâchez de comprendre...

CHIL.

Les Intérêts



et la Sottise

L'IDÉE d'honorer la mémoire de Pasteur d'un timbre à l'effigie du grand savant semble être de celles qui sont destinées à représenter la France comme le pays de la science... Il est vrai qu'on peut se rendre compte par la lecture du *Matin* des surprenants efforts faits par des savants français pour faire avancer la science française. C'est ainsi que le jour même où le *Matin* réclamait le timbre Pasteur, il insérait une étonnante petite note en première page où il apprenait à ses fidèles lecteurs que des savants de Nancy ayant enfermé des souris blanches dans une boîte remplie de fumée de tabac, les deux pauvres bêtes n'avaient pas tardé à être incommodées... C'était tout.

Est-ce de l'inconscience ? Ou bien le commencement d'une campagne intéressée contre le monopole du tabac ?

M. Lloyd George s'en va. La coalition se désagrège. L'Angleterre subit la première sa crise de regroupement politique.

La joie des journaux français est naïve. Aveuglée dans sa haine de M. Lloyd George, impérialiste intelligent, elle semble croire que son départ marque la fin de la politique anglaise hostile au traité de Versailles.

Et parce que, précisément, dans son discours-programme, M. Lloyd George se fait l'apologiste du traité de Versailles, son œuvre dit-il...

Les journaux français ont tort de se réjouir si tôt. Les conservateurs anglais leur réservent de solides désillusions. Un changement de personnel ne change pas les conditions économiques de l'existence d'un pays. Un million et demi de chômeurs sous le ministère précédent ; un million et demi de chômeurs sous le ministère nouveau. Cela suffit.

M. Poincaré, malgré ses rotomontades, n'a-t-il pas fait la politique de Briand ?

TANDIS que la campagne électorale bat son plein en Angleterre, en France, elle se prépare...

Le *Quotidien*, organe du Progrès Civique, annonce le Bloc des gauches sur tous les murs en une affiche d'ailleurs médiocre.

Le Merle Blanc s'apprête, sur la dépouille de feu l'Internationale, à lancer son *Paris-Soir*, journal de gauche et sans doute aussi organe d'opposition du Bloc des gauches et non pas au Bloc des gauches... De nombreux communistes louchent de ce côté-là...

L'Ere Nouvelle se rapproche ou s'éloigne du *Quotidien*, suivant les cas et les circonstances. On se dispute Caillaux...

Le fils même d'un de ses proscripteurs, le jeune Brousse, conseiller général des Pyrénées-Orientales, va faire sa cour à l'ancien Président du Conseil...

Le groupement des intérêts économiques évolue, cherche le vent, part à la découverte du côté du manche.

Et l'étonnant Laborisme se fonde. Le Laborisme et son journal *Labor*...

« Les campagnes électorales, dit ce nouveau parti, sont la honte et la plaie du régime. »

Et tout aussitôt, il commence la sienne.

« Labor est le Flambeau. Labor est le Drapeau ». Le programme accumule un tas d'imbécillités, de sottises et de confusions monumentales. Une ignorance crasse des doctrines économiques s'y étale, au service de la collaboration de classes. M. Charles Bertrand s'enfuit en Amérique pour ne plus présider les banquets du Laborisme et l'inventeur de la doctrine signe simplement : Guy Croizé : animateur.

Radicalisme, travaillisme ou laborisme, le bloc des gauches demeure l'ennemi essentiel du bloc ouvrier.

Cependant, dans le Parti communiste, la crise entre le parti et l'Internationale s'accroît. Nous n'avons pas, ici, à prendre position. Nous ne pouvons que constater avec étonnement que ce soit seulement aujourd'hui qu'on découvre dans le Parti communiste les obligations auxquelles le Parti se trouvait astreint depuis Tours par son adhésion aux thèses et statuts de l'Internationale communiste.

Il semble bien qu'infesté par le vieil esprit parlementaire et démocratique, ce parti ait cru que les formules sévères s'atténueraient, que les angles s'arrondiraient, que le plus rondouillard des « tout s'arrange » viendrait remplacer les exigences de l'Internationale révolutionnaire. Le récent congrès de Paris vient de montrer une fois de plus les difficultés qu'éprouvent les mieux intentionnés des hommes à concevoir les choses sur le plan international. Pour beaucoup de communistes français, il semble que la III^e Internationale ne devrait être qu'une espèce de société des Nations : une pétaudière de partis frères...

Quelle que soit la crise que subissent les partis politiques, Clarté saura maintenir au-dessus de toutes leurs tendances, la volonté internationaliste et le culte intelligent de la première Révolution sociale. Sa formule est et demeure toujours plus près d'une Internationale d'action.

L'INTERNATIONALE chrétienne qui, paraît-il, vient de se fonder, nous envoie son prospectus : une petite brochure pleine de bonnes intentions : le ciel en est pavé.

Cette tentative apparaît à nos yeux comme une scission dans le mouvement chrétien international.

Il y a, en effet, une Eglise catholique internationale qui devra placer les membres de l'Internationale nouvelle en face de leurs devoirs d'obéissance... Conflit permanent. Cette Internationale nouvelle qui semble confondre toutes les confessions, sent au surplus le fagot.

Son programme est évangélique, pacifiste, socialiste, et son moyen d'action est le perfectionnement moral de l'individu. Nous craignons bien pour elle, que sa large d'idées ne la condamne et que sa générosité ne la tue.

La force réelle de l'Eglise militante réside moins dans l'Evangile que dans le sectarisme de son clergé et dans l'utilisation par elle de la violence organisée, allant jusqu'à la terreur.

Nous suivrons néanmoins avec attention et sympathie les tentatives des hommes de bonne volonté qui, d'où qu'ils

viennent et quel qu'ils soient, s'efforceront vers plus de fraternité humaine.

PAR le chemin de la foire de Lyon, la Russie rentre dans le cercle des nations civilisées.

M. Herriot vient de faire, pour son parti, une très brillante opération. Il cesse de laisser aux partis ouvriers le monopole de la campagne en faveur de la reprise des relations avec la Russie. Il présente le Pays des Soviets comme la terre bénie du radicalisme. Il fait ainsi coup double. Il rassure les capitalistes et les intéresse. Il déconsidère le mouvement révolutionnaire russe dans la classe ouvrière française...

Mais une seule chose importe, pour l'instant : la reprise des relations normales. L'avenir donnera la leçon qu'il mérite à M. Herriot.

C'est ce qui n'échappe pas à l'Action Française où l'on s'inquiète de cette rentrée en scène de la Russie des Soviets par la porte de la radicaillerie...

LE Temps publie des informations de Russie. Un envoyé spécial s'est rendu à Moscou, chez les terribles bolchevistes...

Et voilà qu'il détruit bien des légendes que le Temps lui-même avait soigneusement entretenues.

Assez généralement, avant de pénétrer en Russie, l'étranger s'entend prévenir qu'il aura à subir la présence constante d'un guide sûr, qui s'efforcera de lui montrer un spectacle camouflé ou que, tout au moins, chacun de ses pas, chacune de ses paroles seront l'objet de l'attention bienveillante de la trop fameuse Tcheka.

La légende du camouflage paraît quelque peu puérile lorsqu'on réfléchit aux trésors d'ingéniosité, aux ruses de toutes sortes et aux efforts inouïs qu'exigerait sa réalisation pour n'atteindre que des résultats problématiques. Elle ne résiste pas en tous cas devant la liberté dont jouit actuellement l'étranger d'aller où il veut. Quant à la surveillance dont on peut être l'objet, il est difficile de la mettre en doute pour la seule raison qu'on ne s'en est pas aperçu ; mais, au risque de passer pour perspicace, on ne peut s'empêcher de constater qu'on exagère beaucoup les précautions que peut prendre à l'égard des étrangers le Cepeou, c'est-à-dire l'administration politique générale.

Comme tout cela est réjouissant pour nous qui, depuis si longtemps, luttons contre les légendes.

Et ce qui ne l'est pas moins, c'est de voir avec quelle stupeur l'envoyé du Temps constate que

Pour trouver tous les détails possibles sur les plaies qui rongent la Russie, il suffit d'ouvrir n'importe quel journal. Concussions de fonctionnaires ou malversations d'employés des trusts d'Etat, trafic éhonté des billets de chemin de fer et des lettres de voiture, résistance des paysans de certains gouvernements au paiement de l'impôt, pénurie de fonds dans les caisses du gouvernement et récriminations générales à ce propos de la part des institutions publiques, écoles ou entreprises industrielles nationalisées, sont largement étalés dans les journaux, ainsi d'ailleurs que les mesures prises quelque temps après : arrestations de fonctionnaires ou d'employés par le Cepeou, suspension de l'envoi de fonds et de marchandises dans les gouvernements récalcitrants, soumis ainsi à une sorte de blocus économique jusqu'à ce que les impôts aient été payés, etc.

On comprend qu'un rédacteur de journal bourgeois soit étonné...

LA fédération des groupements immobiliers de France adresse au président du Conseil des ministres une lettre ouverte où elle dénonce la politique bolcheviste

du gouvernement dans le conflit entre propriétaires et locataires.

Les propriétaires en ont assez. Ils ont raison. Ils sont les maîtres et ils font bien de rappeler leur décision du 25 juin 1921 :

« Ils déclarent solennellement :
Que si les pouvoirs publics continuent à les sacrifier devant les exigences et les menaces d'une infime minorité démagogique, autant par impossibilité que par solidarité, ils laisseront à celle-ci le soin de souscrire aux emprunts d'Etat. »

Menace vaine. Dans cette période de transition où l'ancienne économie s'effondre, un conflit comme celui-là montre bien l'impuissance de l'Etat bourgeois à défendre ses plus sûrs appuis devant la conscience populaire...

Les propriétaires obtiendront une demi-satisfaction, les locataires subiront une demi-brimade. Rien ne satisfera personne et les propriétaires souscriront à l'emprunt.

D'AUTANT plus que l'emprunt menace de devenir définitivement le seul moyen financier du gouvernement français et qu'en souscrivant, les propriétaires prolongeront leur privilège...

M. Bokanowsky vient de déposer son rapport général sur le budget. Il évalue le déficit à plus de 4 milliards.

Il faudra emprunter pour boucher ce trou et ceux qui se creuseront à côté.

Or, dit M. Bokanowsky, il a été emprunté pour les besoins de la Trésorerie de 1921 plus de 25 milliards représentant une charge définitive d'arrérages de près de 1 milliard 700 millions.

En 1922, l'accroissement probable de la dette publique dépassera 31 milliards en capital, représentant au taux de 6 0/0 une charge annuelle de plus de 1.800 millions pour le budget futur. En 1923, encore il devra être recouru à l'emprunt pour plus de 30 milliards, qui viendront ajouter définitivement 1.800 millions aux intérêts de la dette publique.

Si l'on persévère dans cette voie, dès la fin de 1925, et ceci dans l'hypothèse la plus favorable, le contribuable français aura à faire face par l'impôt, chaque année, à une dépense de près de 30 milliards, sur lesquels plus de 19 milliards représenteraient les arrérages de la dette publique, alors que les recettes normales du budget de 1923 ne dépassent pas 18 milliards.

Ce serait donc un déficit de douze milliards au bas mot qu'il faudrait avouer et combler.

Les recettes normales ne parviendront même pas à payer les arrérages de la dette !

C'est comme le constate M. Bokanowsky, député du Bloc National, une crise économique sans rémission.

ET comme l'Allemagne ne paie toujours pas, la campagne nationaliste continue contre le traité de Versailles.

Les combattants s'en mêlent à l'appel du Matin. Toutes les croix de guerre et les Légions d'honneur s'abattent sur le malheureux traité. M. Louis Thomas veut recommencer la guerre. Un tas de littérateurs médiocres se livrent à des jugements qui ne sont que des mots de comédie.

Barbusse, Reuillard et quelques autres seuls, font entendre la voix de la raison.

Mais, en général, c'est la malédiction qui domine contre ce traité de qualité inférieure, qui n'asservit pas assez, ne fait pas payer assez et qui est gonflé d'idéologie (!)

Et dire que ce sont les mêmes mufles qui acclamaient Clemenceau et son traité, il y a trois ans, sur l'air de la Madelon...

La Genèse, l'Evolution et la fin du Panhellénisme

Par Démètre POUNARAS

Il va y avoir bientôt un siècle que l'indépendance de la Grèce a été proclamée et qu'a pris fin la domination des Turcs sur la plus grande partie du territoire national.

L'historien qui voudra étudier l'histoire objective de ces dernières cent années d'un Etat nouveau-né sera certainement très gêné au fur et à mesure qu'il entrera plus profondément dans l'étude de l'hellénisme moderne. En effet, à l'encontre des autres Etats européens qui ont passé normalement de l'époque féodale à la domination bourgeoise, et qui, de là, s'acheminent vers le régime socialiste, la Grèce n'a, en aucune façon, suivi cette même évolution. Depuis que fut reconnue son indépendance nationale, la Grèce, en effet, n'a traversé aucune des crises successives et pourrait-on dire fatales qui ont déterminé la formation sociale actuelle des grands Etats européens. Elle n'a connu aucune des luttes de la bourgeoisie contre la domination féodale, puisque cette domination féodale nationale n'a jamais existé chez elle. L'aristocratie grecque, celle formée à la chute de l'Empire byzantin, a disparu avec la prise de Constantinople par les Turcs. Cela ne veut pas dire pourtant qu'il n'y ait eu en Grèce avant le 19^e Siècle aucun Etat féodal. Certes, il exista en Grèce comme ailleurs des seigneurs féodaux, mais ces seigneurs-là étaient des conquérants étrangers, à part une infime minorité byzantine qui s'était mise d'ailleurs au service des Turcs. Par conséquent, la lutte contre le régime féodal devenait non point une lutte de classes, mais une lutte de la nation tout entière pour son indépendance.

Cette indépendance fut partiellement obtenue dès 1830, et la Grèce se trouva constituée presque entièrement par une petite bourgeoisie commerçante et paysanne. Peu ou pas de grandes fortunes, ce qui explique pourquoi ce jeune Etat a pris rang relativement tard dans le capitalisme.

Mais ce n'est pas là la seule singularité de la formation de la Grèce contemporaine. Cette dernière, libérée de l'étranger, a conservé pourtant la plupart des défauts qui avaient déjà été cause de son asservissement et de sa décadence. Pendant toute la domination des Turcs, le peuple grec n'a pu accomplir aucun progrès ni intellectuel ni moral. De même que tous les autres peuples balkaniques, qui avaient subi cette même domination, la Grèce, comme la Serbie, la Bulgarie, et la Roumanie, devait rester dans l'obscurantisme et dans la misère, tandis que l'Europe tout entière sortait des ténèbres du moyen âge. Cela explique encore en partie l'état de civilisation arriérée des pays balkaniques.

Le peuple grec surtout, le plus nombreux de tous ceux qui hier encore constituaient l'Empire turc d'Europe, a eu à souffrir de ce triste passé. Du jour où il a obtenu sa liberté, sinon son intégrité nationale, deux routes s'offraient à lui, pour se mettre au niveau de civilisation des autres nations d'Europe : ou bien, accepter purement et simplement l'héritage national, avec tout ce qu'il renfermait de bon et de mauvais ; ou bien, choisir parmi ses qualités et ses défauts, et, rompant avec le passé, s'acheminer courageusement vers la vie nouvelle que lui traçait l'évolution des autres Etats européens.

Grave problème ! Si l'on s'en tenait au passé, c'était à n'en pas douter, la continuation du marasme et de la barbarie ; et par barbarie j'entends adoration d'un passé sans savoir en tirer les leçons qui s'en dégagent. C'était le retour en arrière pendant plusieurs siècles, le cauchemar, et non pas le doux rêve des gloires passées. Dans l'autre cas, c'était certes renoncer à ce passé traditionnel beaucoup plus lourd de fautes et de préjugés, que de judicieuses qualités, mais c'était aussi le travail modeste et régénérateur

d'un peuple qui, sans oublier ce qu'il avait été, obéissait aux nécessités du présent, et chercherait un avenir meilleur.

Le peuple grec, dans l'ignorance où il était tenu des conditions de la vie moderne dans laquelle il s'engageait libre et indépendant, et conduit par des chefs politiques dont le moindre défaut était la philarchie inassouvie, s'est jeté dans la voie rétrograde du culte imbecile du passé. Maintenant que cent années nous séparent du jour où la Grèce a choisi cette voie, nous pouvons juger des funestes conséquences qui en ont résulté pour elle et qui ont entravé sa renaissance nationale.

Car ce n'est pas une renaissance que nous constatons dans la Grèce du 19^e Siècle, c'est une reconstitution nationale rétrograde et mal comprise. C'était en même temps une marche dans un chemin que les forces nationales de la Grèce ne pouvaient pas lui permettre de suivre. C'était en réalité une politique contraire aux véritables intérêts nationaux de la Grèce : le Panhellénisme en est né, pour le plus grand malheur des Grecs, et, depuis, il ne s'est pas trouvé en Grèce un seul homme politique qui ait eu le courage de dénoncer cette erreur capitale et criminelle qui fut la cause de tous nos malheurs présents.

Que l'on n'oublie pas que, par sa position géographique, la Grèce devait exciter la convoitise de tous les grands Etats capitalistes. Avec son Panhellénisme naïf, elle se mettait d'elle-même à leur merci, et les grands Etats européens n'ont pas manqué d'exploiter pendant tout un siècle ce panhellénisme dont s'inspiraient les dirigeants de la Grèce, pour se servir d'elle en Orient, pour leurs propres intérêts.

Par une prodigieuse mystification, l'idée panhellénisme, la grande Idée, eut un simulacre de consécration et de réalisation par le fameux traité de Sèvres. Seuls, les communistes grecs ont eu le courage de dénoncer ce Traité qui scellait l'alliance de MM. Venizelos et Lloyd George, mais qui créait pour la Grèce des dangers formidables.

Malgré toutes les persécutions dont ils ont été l'objet, les communistes, partout où ils l'ont pu, bravant la mort et l'exil, ont dénoncé la honte d'un Traité qui destinait deux grands peuples voisins à s'entretuer éternellement, pour le seul profit du capitalisme international.

Les prévisions des communistes viennent de recevoir une consécration cruelle : la Grèce vaincue, en proie aux déchirements les plus atroces est la première victime de l'Idée criminelle qui l'a journellement hantée depuis le premier jour de son indépendance et pour la réalisation de laquelle elle s'est aveuglément prêtée. Pourtant, nous ne nous réjouissons pas du malheur qui a ensanglanté les plaines d'Anatolie et les rives d'Ionie. Nous laissons ce soin aux reporters des grands journaux d'Europe, notamment à ceux de France. Internationalistes jusqu'au bout, les communistes de Grèce ne lâcheront pas pied dans le malheur qui frappe le peuple grec tout entier et qui le ramène, pour reprendre l'expression juste du professeur Aulard, à un siècle en arrière.

Au lendemain de l'ouragan qui a ravagé la Grèce, vénizelistes et constantiniens sont unis dans notre pensée par la même malédiction : car les uns autant que les autres sont responsables au même titre. Et, de nouveau, devant le peuple grec se pose le même et terrible dilemme qui se posait il y a un siècle : Pour le passé ou pour l'avenir. Après l'écroulement du mythe panhellénique, l'heure a sonné où les Grecs doivent choisir ; malheureux ceux qui ne sauront ou ne pourront pas l'entendre.

M. VIVIANI ET LA VÉRITÉ

Par Fernand GOUTTENOIRE DE TOURY

Dans le débat qui eut lieu à la Chambre des députés, en juillet dernier, M. Raymond Poincaré pensait, au moins pour quelque temps, enterrer la question des *Responsabilités de la guerre*.

Le débat, amorcé par des interpellateurs insuffisamment informés, devant une Assemblée totalement ignorante de la question et absolument hostile à son étude, ne pouvait aboutir à rien — d'autant plus qu'une pareille enquête, essentiellement internationale, ne peut être menée qu'internationalement, toutes archives ouvertes, tous documents produits, tous témoins entendus.

On crut s'en tirer par l'affichage des discours de MM. Viviani et Poincaré — tissus de... contre-vérités (1).

Mais la question des responsabilités de la guerre, que d'aucuns ont peut-être cru enfouie dans les urnes du Bloc National et incinérée par la flamme des déclarations grandiloquentes, reste entière et, toujours, comme le Phénix de l'antique légende, elle renaît de ses cendres.

Hier, c'était le chancelier Wirth qui, s'appuyant sur un ouvrage du baron von Romberg, à la veille de paraître : *Les falsifications du Livre orange russe*, s'efforçait, une fois de plus, de blanchir le gouvernement impérial. Et M. Viviani lui répondait.

Pas plus que le débat de la Chambre des députés, — répétons-le bien haut — pas plus qu'une controverse de professeur à professeur (voir la polémique Delbrück-Aulard), cette joute entre hommes d'Etat ne pourra donner un résultat sérieux quelconque. Seule, une vaste enquête internationale et impartiale nous renseignera un jour.

Tout ce que l'on peut tirer des conversations, des discussions que les événements provoquent et réveillent, au jour le jour, c'est, de temps en temps, une lueur fugitive — souvent bien plus par ce qui est dissimulé ou dénaturé que par ce qui nous est livré de la vérité.

Je voudrais montrer, par quelques exemples, comment M. Viviani, dans sa réponse au chancelier Wirth, en a usé avec la vérité.

Après avoir insinué que les documents « préparés pendant quatre ans » sur lesquels M. Wirth s'est appuyé, comme M. Poincaré lui-même n'a pas craint de le faire, à la Chambre, sont indignes de foi, après avoir justement stigmatisé les dissimulations du *Livre Blanc* allemand, sans penser aux dissimulations du *Livre Jaune* français, après avoir reparlé de l'ultimatum allemand du 29 juillet — qui n'a jamais existé — après avoir réédité la fable de la mobilisation russe, réponse à la mobilisation autrichienne qui est en contradiction avec les faits actuellement bien connus, M. Viviani a déclaré : « Au moment du second ultimatum qui a précédé de si peu la guerre à la Russie, M. Wirth oublie qu'avant même de connaître la mobilisation russe, l'Allemagne a proclamé le péril de guerre qui, pour tous les gens sérieux, est l'équivalent de la mobilisation. »

Or, tout au contraire, au moment où le péril de guerre, le *kriegsgefahrzustand*, fut proclamé en Allemagne, le 31 juillet, nous voyons, par les documents diplomatiques sortis des archives de Berlin (*Documents allemands relatifs*

(1) Dans une étude qui va paraître, j'ai repris les principaux points de ces discours, leur opposant la documentation actuellement à notre disposition.

à l'origine de la guerre, publiés avec un ordre et une méthode admirables par Karl Kautsky, le comte Max, Montgels et le professeur Schrücking, traduits par Camille Jordan. Edition Alfred Costes), que le gouvernement allemand mit un soin extrême, en annonçant la proclamation du *kriegsgefahrzustand*, à bien marquer que cette mesure n'était que la conséquence de la mobilisation russe.

Le lecteur s'en rendra compte par les extraits suivants des dépêches par lesquelles le chancelier von Bethmann-Hollweg annonçait la nouvelle à ses principaux représentants à l'étranger :

Le chancelier de l'Empire à l'ambassadeur à Pétersbourg (doc. all. n° 490).

Télégramme 153

Urgent

Berlin, le 31 juillet 1914 (2).

EN DÉPIT DES NÉGOCIATIONS DE MÉDIATION ENCORE EN COURS, ET BIEN QUE JUSQU'À L'HEURE ACTUELLE NOUS N'AYONS PRIS AUCUNE MESURE DE MOBILISATION, LA RUSSIE A MOBILISÉ TOUTE SON ARMÉE, ET SA FLOTTE, DONC AUSSI CONTRE NOUS. LES MESURES RUSSES NOUS ONT CONTRAINTS, POUR GARANTIR LA SÉCURITÉ DE L'EMPIRE, A DÉCLARER L'ÉTAT DE MENACE DE GUERRE QUI NE SIGNIFIE PAS ENCORE LA MOBILISATION... »

Le chancelier de l'Empire à l'ambassadeur à Paris (Doc. all. n° 491).

Télégramme 180

Urgent

Berlin, le 31 juillet 1914 (3).

LA RUSSIE, EN DÉPIT DE NOTRE ACTION DE MÉDIATION ENCORE EN COURS, ET BIEN QUE NOUS N'AYONS NOUS-MÊMES PRIS AUCUNE MESURE DE MOBILISATION, A ORDONNÉ LA MOBILISATION DE TOUTE SON ARMÉE ET DE SA FLOTTE, DONC AUSSI CONTRE NOUS. NOUS AVONS DÉCLARÉ L'ÉTAT DE MENACE DE GUERRE QUI DOIT ÊTRE SUIVI DE LA MOBILISATION SI... »

Le chancelier de l'Empire à l'ambassadeur à Rome (Doc. all. n° 492).

Télégramme 150

Urgent

Berlin, le 31 juillet 1914 (4).

BIEN QUE NOTRE ACTION DE MÉDIATION FUT ENCORE EN COURS, ET BIEN QUE NOUS N'EUSSIONS PRIS AUCUNE MESURE DE MOBILISATION, LA RUSSIE A ORDONNÉ LA MOBILISATION DE TOUTE SON ARMÉE ET DE SA FLOTTE, DONC AUSSI CONTRE NOUS. NOUS AVONS ALORS DÉCLARÉ L'ÉTAT DE MENACE DE GUERRE QUI DOIT ÊTRE SUIVI DE LA MOBILISATION SI... »

Comment donc, en présence d'un ensemble de textes aussi précis, M. Viviani peut-il continuer à prétendre que l'Al-

(2) 3 h. 30 après-midi à l'Office Central Télégraphique; parvenu à l'ambassade à Pétersbourg à 11 h. 20 du soir.

(3) Même heure que ci-dessus.

(4) D'après l'ambassadeur Paléologue, la mobilisation générale russe fut ordonnée par le tsar, le 30, à 4 heures de l'après-midi et publiée, le lendemain, dès l'aube. Le récit du général Dobrovolsky, qui fit la mobilisation russe, confirme ces renseignements.

lemagne a proclamé le péril de guerre « avant même de connaître la mobilisation russe » ? La mobilisation générale russe était, en effet, connue à Berlin ce même 31 juillet, avant midi.

La dépêche par laquelle l'ambassadeur d'Allemagne à Saint-Petersbourg annonçait la nouvelle à son gouvernement, nous en fournit la preuve. En voici le texte :

L'ambassadeur à Pétersbourg au ministre des Affaires Etrangères (Doc. all. n° 473).

Télégramme 199 Pétersbourg, le 31 juillet 1914.

LA MOBILISATION GÉNÉRALE DE L'ARMÉE ET DE LA FLOTTE A ÉTÉ ORDONNÉE. LE PREMIER JOUR DE LA MOBILISATION EST LE 31 JUILLET.

POURTALÉS.

Cette dépêche, remise à Pétersbourg à 10 h. 20 du matin, le 31, parvint au ministère des Affaires Etrangères, à Berlin, à 11 h. 40.

**

A ce sujet, M. Viviani aurait été mieux inspiré, dans sa controverse avec M. Wirth, en nous expliquant pourquoi la mobilisation générale russe — fait d'importance capitale, — fut connue à Berlin à 11 h. 40 du matin et à Paris, eulement à 20 h. 30, le 31 juillet.

Ceci nous a été confirmé, tout dernièrement, par M. Poincaré lui-même, dans la réponse qu'il a adressée à une question du président de la *Ligue des Droits de l'Homme*, relativement à l'heure où fut connue, à Paris, la mobilisation générale russe. M. Poincaré a écrit (9 août 1922) :

« ...la mobilisation générale ne fut ordonnée que dans la nuit du 30 au 31. M. Paléologue en donna avis au gouvernement français par un télégramme expédié de Pétersbourg à 10 h. 45 du matin. Ce télégramme, pour des raisons que je ne saurais expliquer, sans doute à cause de l'encombrement des lignes, ne fut reçu à Paris qu'à 20 h. 30 du soir. »

« Pour des raisons que je ne saurais expliquer », dit M. Poincaré et il souligne ainsi, lui-même, ce qu'il y avait d'anormal et d'extraordinaire dans ce retard de la transmission d'une nouvelle aussi importante.

Mais, il y a autre chose : Pourquoi l'ambassadeur Paléologue ne fit-il partir pour Paris qu'à 10 h. 45 du matin, une nouvelle qu'il connaissait beaucoup plus tôt ?

C'est lui-même qui nous renseigne, en effet, sur l'heure à laquelle il connut la mobilisation générale russe.

Dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 janvier 1921 (p. 260), il a écrit à la date du jeudi 30 juillet 1914 :

« ...Après un instant de recueillement, l'empereur prononce d'un ton ferme :

« Serge Dimitrievitch (Sazonow), allez téléphoner au chef d'Etat-Major que j'ordonne la mobilisation générale. »

Sazonow descend au vestibule du palais, où se trouve la cabine téléphonique et transmet au général Yanouchkevitch l'ordre impérial.

La pendule marque exactement quatre heures...

Vendredi, 31 juillet 1914.

L'ordre de mobilisation générale est publié dès l'aube...

Au mois de juillet, l'aube éclaire, de très bonne heure, l'horizon. Oui ! pourquoi M. Maurice Paléologue a-t-il attendu si longtemps — 10 h. 45 du matin — pour lancer sa fameuse dépêche ?

Ce retard était d'autant plus grave que la nouvelle était plus importante.

Or, il n'y en avait pas de plus impressionnante, car

— tous les hommes informés le savaient — la mobilisation générale équivalait la guerre.

De ceci, nous avons maintes preuves.

Le général de Boisdeffre, négociateur français de l'alliance franco-russe, l'avait affirmé au tsar, dès le 18 août 1892. C'est lui-même qui l'a rapporté : « Je lui ai fait remarquer (au tsar) que la mobilisation, c'est la déclaration de guerre ; que mobiliser, c'était obliger son voisin à en faire autant... »

C'est bien comme cela que je le comprends », répondit le tsar (3° Livre jaune, n° 71).

D'autre part, en 1912, l'Etat-Major russe a fait aussi des déclarations bien significatives. Le 11 avril, le chef d'Etat-Major général russe adressait au commandant des troupes du district militaire de Varsovie une communication personnelle ultra-secrète, où il était dit :

« En accord avec les conclusions de cette délibération (au ministère de la Guerre, le 6 mars), il fut décidé, le 13 mars, par le pouvoir suprême qu'à l'annonce de la mobilisation générale des districts de la Russie d'Europe, en cas de complications politiques aux frontières de l'Ouest, le télégramme de mobilisation équivaldra à l'ordre suprême pour l'ouverture de l'état de guerre contre l'Autriche et l'Allemagne. » (Robert Hoeniger : *La préparation de la Russie à la guerre mondiale.*)

Et, cet ordre de l'autorité militaire russe ayant paru, tout de même, un peu compromettant, après l'explosion de la guerre des Balkans, une nouvelle déclaration, le 21 novembre 1912, concluait ainsi :

« L'instruction qui dit que l'annonce de la mobilisation est aussi l'annonce de la guerre, doit être rapportée de toute nécessité. Une telle instruction peut entraîner de graves malentendus dans les relations avec les puissances avec lesquelles, en considération de telles ou telles circonstances politiques, la guerre ou l'ouverture des hostilités n'est pas prévue, au moins dès le début. D'autre part, il peut apparaître avantageux d'achever la concentration, sans commencer les hostilités, afin de ne pas enlever irrévocablement à l'adversaire l'espoir que la guerre pourrait être encore évitée. Nos mesures (militaires) doivent, en conséquence, être masquées par un semblant de négociations diplomatiques, afin d'endormir le plus possible les craintes de l'adversaire. » (ibidem).

On voit que cette seconde décision, pour être moins franche que la première, n'en marque pas moins l'identité entre la mobilisation générale et la guerre elle-même.

La mobilisation générale russe était — c'est l'évidence — une mesure d'importance capitale, dépassant, de loin, toutes les autres.

Pourquoi l'ambassadeur Paléologue s'est-il si peu pressé d'en annoncer la nouvelle à son gouvernement ? Pourquoi ce gouvernement s'est-il si peu ému d'un tel retard ?

Voilà ce qui, tôt ou tard, bon gré mal gré, MM. Viviani et Poincaré devront nous dire.

Et ils devront aussi — eux que les dissimulations et les falsifications des Livres Blanc et Rouge indignent tant, à juste titre — nous expliquer pourquoi le Livre Jaune a été, lui aussi, maquillé.

La question des responsabilités de la guerre n'est pas enterrée. Elle se pose et elle se posera tous les jours, avec plus d'acuité. Nous n'aurons la paix que lorsqu'elle sera résolue.

Mais, pour cela, il faudra que les peuples aient réellement pris en main leurs destinées — à l'exclusion des puissances d'argent.



LA VIE OUVRIÈRE A TRAVERS LE MONDE:

Le Syndicalisme de Gompers en pleine floraison

Par William Z. FOSTER

William Z. Foster est un des militants les plus en vue du mouvement syndicaliste révolutionnaire aux États-Unis. Organisateur remarquable, il réussit à grouper en une puissante fédération, les travailleurs de l'acier, dont la fameuse grève d'il y a déjà deux années devait ébranler profondément le capitalisme américain. Depuis, Foster n'a cessé de militer au sein même de la F. A. T. la plus réactionnaire, comme on va s'en rendre compte, de toutes les organisations ouvrières. Secrétaire de la « Ligue d'éducation syndicale » Foster, expulsé du Colorado et du Wyoming a été arrêté le mois dernier comme complice d'un soi-disant complot communiste. Relâché sous caution, Foster s'est immédiatement préoccupé de remettre sur pied sa « Ligue d'éducation syndicale », grâce à laquelle il va tenter un redressement du mouvement ouvrier, dont Gompers et ses acolytes, ont fait une arme de réaction!

Jamais encore aucune organisation ouvrière ne s'est trouvée dans une situation aussi lamentable que celle où nous nous débattons actuellement aux États-Unis. Hypocritement attaqués par les moyens les plus perfides, sur le terrain politique et social, nous en sommes littéralement acculés à défendre nos propres vies.

A tous ceux qui ont l'espoir de voir un jour la classe des travailleurs à la tête de la société, le récent Congrès de la Fédération Américaine du Travail a dû sembler une véritable tragédie.

INACTION POLITIQUE

Un des problèmes les plus pressants à porter devant le congrès et à solutionner était certainement celui de « l'action » politique des travailleurs. Tout homme ayant une parcelle de raison et d'honnêteté, est forcé de se rendre compte que la formule de Gompers, consistant en propres termes à « récompenser les amis du Travail et à punir ses ennemis », a réduit la classe ouvrière américaine à zéro dans le mouvement politique. Non content de donner en apanage, aux partis corrompus du capitalisme, les syndicats dégénérés, et de faire entrer des hommes politiques tarés, directement dans les rangs ouvriers, — où ils empoisonnent tout ce qui se trouve autour d'eux, — Gompers, par son amour immodéré des conceptions capitalistes, a constamment empêché la classe ouvrière de comprendre ses intérêts de classe consciente et organisée. Ainsi s'est-il toujours opposé à ce que de simples ouvriers puissent s'emparer d'aucun siège aussi bien dans les différents conseils locaux, que dans ceux des Etats, et surtout à l'Assemblée

Nationale législative. Quelle aide inattendue et efficace pour le capitalisme !

Ayant la main-mise absolue sur les pouvoirs législatifs et exécutifs, ainsi que sur la justice, le gouvernement américain se moque de la cécité et de la surdité de la classe ouvrière ; et les patrons ont beau jeu de détruire brutalement les droits les plus élémentaires des travailleurs.

La liberté de parole, de presse, de réunion, dans le vrai sens du mot, tout cela est maintenant bien loin dans le passé ! Et combien de lois si péniblement conquises sont proprement balayées ? Le Seaman's act (loi sur les gens de mer) a été bien vite jeté par-dessus bord ; la Cour suprême vient de décréter anticonstitutionnelle la loi sur le travail des enfants. Et voici enfin que la décision de la Coronado Coal Co viole le « Clayton act » — la prunelle des yeux de M. Gompers — et menace le mouvement du Travail d'une destruction complète.

Voici donc avec quelle gravité se posait, à la veille du congrès, la question politique. Le moment était venu d'engager la classe ouvrière dans une « action » effective.

Mais les conceptions de M. Gompers sont vieilles de quelques quarante années... Peu lui importe que les événements démontrent d'une façon éclatante la faillite d'une tactique préhistorique. M. Gompers s'entête, comme une vieille bourrique, dans son infailibilité. Et ce congrès, comme beaucoup d'autres qu'il a tenus en main, s'est docilement prosterné devant sa volonté. La seule action politique qu'il consent à faire entreprendre à la classe ouvrière, c'est au sujet de quatre amendements à la Constitution portant sur les prérogatives des tribunaux et sur je ne sais quelles garanties du droit d'union des travailleurs. Quel programme !... Mobiliser toutes les forces du Travail organisé, mais démoralisé, empoisonné, découragé et trompé par la tactique stupide « de récompenser ses amis et de punir ses ennemis » pour faire passer quatre amendements constitutionnels ! Si ce n'était pas tragique, ce serait ridiculement grotesque !

INACTION SYNDICALE

Si le Congrès de Cincinnati a lamentablement failli sur le terrain de la lutte politique, il ne s'est pas mieux comporté sur le terrain de la lutte économique. Là encore, il avait à faire face à une très grave situation, car

le mouvement syndicaliste américain, menacé de tous côtés à la fois, est actuellement sur le point de s'éteindre. D'après le rapport du secrétaire, Morrison, le nombre de syndiqués de la Fédération Américaine du Travail s'est abaissé à 3.195.800 adhérents par suite de la démission de 710.890 adhérents dans le cours de l'année dernière. Mais chacun sait que ces chiffres ne correspondent même pas à la réalité. La situation est encore beaucoup plus mauvaise qu'ils ne la montrent. Il est permis de dire que dans ces douze mois, un million de travailleurs au moins, dégoûtés du « Gompersisme », ont tourné le dos au mouvement ouvrier. Il est douteux que les effectifs réels de la F. A. T. dépassent 2.500.000 syndiqués. Et si le mouvement de désagrégation n'est pas enrayé, l'organisation toute entière sera morte avant trois années. La situation peut-elle être plus sérieuse ?... Et que devons-nous penser des décisions d'un congrès qui, non seulement n'apportent aucun remède, mais encore aggravent le mal ?

En effet, au-dessus de toute autre question, il y a, pour la F. A. T., la nécessité vitale d'amalgamer de fondre le plus intimement les uns dans les autres, ce grand troupeau que constituent les organisations ouvrières. Sans quoi il devient impossible de faire mener avec ensemble une bataille sur un front unique. Plus la concentration de multiples syndicats en de seules Unions est effective, et plus la force d'action de ces Unions devient considérable.

Mais là encore quelle a été l'attitude du congrès ? Pousser les syndicats à persévérer dans la même vieille routine de cloisonnements inopportuns. Voyez au contraire l'exemple qui nous est donné par la « Fédération Générale des Syndicats allemands », qui englobe une armée de 8 millions de membres et qui a réussi à la condenser en quarante-neufs syndicats. Il n'en est pas de même, hélas ! pour notre F. A. T. : Elle compte à peine le tiers d'adhérents, et ses 2.500.000 syndiqués sont disséminés en 117 Unions nationales. Mais le congrès de Cincinnati ne voulut rien connaître de cette situation. Il faut croire que ce qu'il considère comme l'apogée du syndicalisme est sa fragmentation en une multitude de syndicats désunis. Une résolution, qu'eut l'impudence de présenter le secrétaire de l'Union des cheminots en faveur d'une politique de concentration syndicale, eut un vote unanimement défavorable, et pas une seule voix ne s'éleva pour l'appuyer. Ainsi prévalaient encore à ce singulier congrès les méthodes d'il y a quatre vingt ans, qui permettaient gracieusement aux syndicats de s'unir les uns aux autres au bon gré de leurs seuls désirs... Et les patrons ainsi appuyés, ont beau jeu de tailler en pièces les syndicats dispersés. Mais qu'importe à nos leaders, pourvu qu'ils conservent leurs places au râtelier !

LA REACTION ENVIRONNANTE

Refusant de sortir de son croupissement pour accomplir le moindre pas en avant, le congrès de Cincinnati ne pouvait pas ne pas avoir une attitude réactionnaire et condamner toute mesure « avancée » qui lui serait soumise. Naturellement, on y condamna en premier lieu la Russie des Soviets.

Là-dessus, pourtant, il y eut quelque tirage. Il fallut appeler à la rescousse les bons amis de la classe ouvrière, tels que Herbert Hoover, E. Hughes, qui, tous les deux, envoyèrent des messages d'injures à la Russie.

D'ailleurs, en se refusant d'établir le moindre contact

avec la Russie des Soviets, la F. A. T. continue à se classer parmi les organisations les plus réactionnaires du monde entier, surtout si l'on considère que c'est une organisation ouvrière.

Autre cause d'inquiétude pour Gompers : la presse ouvrière, celle-là, il fallait la démolir. Jusqu'à ce jour, elle était restée une des seules institutions dont la F. A. T. pouvait réellement se glorifier. Elle pouvait soutenir avantageusement la comparaison, même chez nous, avec n'importe quelle agence d'information bourgeoise. Mais, elle avait refusé de considérer les communistes, les socialistes, les membres de l'Internationale ouvrière et des autres tendances, radicales et libérales, comme les destructeurs mal intentionnés de la civilisation, ainsi que le désirait très fort M. Gompers. Surtout, elle osait dire la vérité sur la Russie.

Aussi, les réactionnaires ouvriers ont-ils résolu de la détruire. Dans ce but, ils ont fait voter au congrès une motion qui accorde au bureau de la F. A. T. le droit d' « investigation » dans la presse fédérale. M. Gompers et le propre héritier du roi de la laine sont derrière le mouvement, et c'est eux qui auront à constituer ce comité d'investigations ! Et comme ces deux gentlemen ont récemment et publiquement attaqué la presse fédérale dans les journaux, on peut deviner ce qu'il résultera de cette investigation dans notre presse.

Un dernier effort fut encore tenté pour obtenir l'affiliation de la F. A. T. à l'Internationale jaune d'Amsterdam, celle qui injurie pourtant et salit tous les jours les vrais révolutionnaires. Mais la F. A. T. refusa de prendre le projet en considération, estimant que l'Internationale d'Amsterdam « MANIFESTAIT DES TENDANCES TROP AVANCEES » !

UNE NOUVELLE TRIPLE ALLIANCE!

C'est celle de la F. A. T. de la Légion Américaine et du « Ku Klux Klan », qui ont, semble-t-il, à exécuter l'ordre de marcher la main dans la main pour une cause commune ! A première vue, cela semble d'une absurdité inadmissible. Mais bien des faits qui se sont révélés au congrès de Cincinnati montrent que non seulement cette alliance avec nos ennemis de classe a été envisagée, mais encore qu'elle a été réalisée.

C'est ainsi qu'entre la Légion Américaine et la F. A. T., il y a eu plus qu'un simple rapprochement. Il s'est produit un véritable pacte d'alliance. Le commandant Mac Nider, de la Légion, a bien fait comprendre au congrès que son devoir patriotique était de combattre avec lui... les RADICAUX ! Et il obtint l'approbation de M. George L. Berry, M. le major Berry, qui est aussi le président de l'Union Internationale des journalistes, cumule ces différents emplois avec celui — naturellement — de vice-commandant de la Légion Américaine. Enfin, M. Gompers lui-même mit la main à la pâte en prononçant un discours d'une belle envolée patriotique.

« Aussi longtemps — dit-il — que le Travail Américain maintiendra son idéal élevé de justice, de liberté, de progrès et de patriotique attachement à la République Américaine ; aussi longtemps que la Légion Américaine, elle aussi, restera fidèle à ses traditions, son histoire et ses déclarations, sous la conduite d'un homme de la réputation, de l'idéalisme, du sens pratique et de la taille du commandant Mac Nider, il ne peut y avoir aucune division dans nos rangs mêlés. »

Un jour après ce jour mémorable où furent exprimés

de si vrais et si nobles sentiments, le congrès adopta un brillant rapport du Comité confédéral préconisant l'alliance la plus étroite avec la Légion et enjoignant au « président » Gompers de se rendre en octobre prochain au congrès national de la Légion Américaine, à la Nouvelle-Orléans.

On ne pouvait s'arrêter en si bon chemin. Il fallait aussi faire risette au « *Ku Klux Klan*. » Le plus drôle, c'est que dans le « *World* », des centaines d'organisations et des milliers d'individualités de toutes les tendances sociales ont condamné cette menace encapuchonnée. Un innocent délégué, croyant dans sa naïveté qu'un congrès de la F.A.T. devait manifester des opinions au moins aussi avancées que celles de la bourgeoisie libérale, déposa sur le bureau une motion qui dénonçait comme un danger pour les ouvriers le *Ku Klux Klan*. Cette motion fut repoussée, et une autre fut adoptée, qui ne faisait aucune mention du *Klan*, mais qui désapprouvait, en termes très modérés, les défilés dans la rue avec des capuchons. Quelle explication peut-on donner de cette étrange conduite ? Pourquoi cette organisation fasciste ne peut-elle pas être condamnée par les dirigeants de la classe ouvrière américaine, et QUELS sont alors, parmi les chefs de la F.A.T., ceux qui appartiennent à cette organisation ?

Ainsi ce sont les mêmes leaders de la F. A. T. qui attaquent la presse fédérée — un combattant éprouvé et sincère de la classe ouvrière — qui se refusent de condamner l'ignoble *Ku Klux Klan*. Est-il besoin d'autre chose pour mettre en lumière d'une façon plus éclatante la perversité, la décomposition et la canaillerie du système « *Gompers and Co* » ?

L'OPPOSITION

Plus navrante encore, s'il est possible, fut la politique de ce qu'on nomme l'opposition.

Cette opposition se compose surtout des syndicats des cheminots et des mineurs. Elle possède pourtant une assez grande vitalité pour balayer « *la Vieille garde* ». Mais elle est restée positivement inerte. Manque de direction et de programme. Johnston, le pédaleur amolli, n'était pas l'homme qu'il fallait pour combattre Sam Gompers, le vaillant batailleur. Si l'opposition avait proposé quelque chose de réel et surtout si elle avait combattu, avec un peu de ventre, le vieil homme et sa cohorte eussent été vite battus. Qu'on se reporte au tumultueux congrès de Montréal, lorsque les ouvriers plombiers démolirent de si rude façon le vieux système. Un combat comme celui-là à Cincinnati aurait mis fin au « *Gompersisme* ». Parmi les délégués, il régnait bien un profond mécontentement, mais aucun d'entre eux n'était capable d'en tirer profit. Johnston se jugeait « *aplati* » d'avance. En dépit de toutes les jeunes forces qui se rangeaient derrière lui, il ne put même pas faire élire un seul membre de l'opposition au Comité Exécutif. Mais si timide que se fut manifestée l'opposition des mineurs et des cheminots, elle ne peut même pas être comparée à celle des minoritaires socialistes. Le temps était venu pour eux d'entamer contre le *Gompersisme* une lutte décisive. Mais au Congrès, à l'exception de quelques incorruptibles, ils semblaient entièrement domestiqués. Ils votèrent dans la proportion de cent pour cent pour les candidats de Gompers, et les motions du bureau confédéral, contre toute tendance radicale et libérale. Ils votèrent en particulier contre les relations avec la Russie et les mesures de solidarité économique à prendre pour elle.

Le résultat de ce manque d'opposition combative et in-

telligente contre Gompers, fut que rien ne fut fait contre lui par le Congrès. La seule chose qu'en toute façon on peut considérer comme un pas en avant fut la demande d'une nouvelle motion pour la libération de Sacco et Vanzetti. Mais cela ne constitue pas une très grande gloire pour la F. A. T. Longtemps après la démonstration et les protestations des ouvriers de tous les autres pays contre cette iniquité monstrueuse, nous arrivons enfin à rejoindre la queue de la procession. S'il n'avait dépendu que de la F. A. T. pour sauver Sacco et Vanzetti, il y a longtemps qu'ils eussent été dévorés par la chaux vive.

Après avoir assisté au Congrès de la F.A.T., on peut s'excuser d'être pessimiste. Quant à l'avenir du mouvement syndicaliste ouvrier américain, il ne faut pas oublier que la déplorable situation actuelle doit être largement attribuée aux fautes des rebelles. Pendant des années et des années, ils n'ont fait aucun effort pour prendre de l'influence sur les masses. Le résultat, c'est le marasme actuel de la F. A. T. Mais ceci ne continuera pas. Nous l'espérons. Pour la première fois, les militants s'abaissent à travailler dans les Ligues d'Education des syndicats. Ils y trouveront un champ fertile, car les syndicalistes réclament à grands cris une direction compétente et combative.

L'avenir du Parti du travail dépend de nos seuls efforts, parce que le vieux système de Gompers est spirituellement et raisonnablement mort. Le Congrès de Cincinnati l'a démontré et le doute n'est plus permis pour personne.

UNE CONFIRMATION

Peut-être ne lisez-vous jamais le *Chicago Tribune* ? Permettez-moi de vous dire que vous avez tort; car, si vous l'avez acheté le 19 octobre, par exemple, vous faisiez, pour vos vingt-cinq centimes, une affaire d'or, en y ceillant en première page, magnifiquement en vue, deuxième colonne, en beau corps 8 interligné deux points, les lignes suivantes :

Nouvelle-Orléans, 18 octobre. — Un programme de relations plus étroites, entre les détachements de la Légion américaine et les unités de la Fédération du Travail américaine par tout le pays: telle est la révélation faite par M. Samuel Gompers, président de la Fédération, dans son discours au Congrès annuel de la Légion, aujourd'hui, à la Nouvelle-Orléans.

Des corps mixtes seront organisés par les groupes locaux de l'une et l'autre organisation, « afin de travailler pour le bien commun ». La nature exacte de l'alliance reste obscure.

Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas assez savoureux ? Car, ces lignes ne sont pas imprimées dans la colonne réservée aux amuseurs, mais riches de cette qualité précieuse qui appartient à l'humour inconscient. C'est du beau et franc reportage.

Le vieux Samuel Gompers et la Légion américaine, la main dans la main... L'omnipotente Ligue d'Apaches, spécialistes du passage au goudron, et auprès desquels les fascistes ne sont que de pauvres petits saints, miteux et ridicules — la Ligue entretenue par les magnats pour étouffer les revendications ouvrières, et la fameuse Fédération du Travail, interprète officiel de la classe ouvrière, travaillant de concert « pour le bien commun »... Que demandez-vous de plus beau ?

Ne négligez donc pas la presse dévouée aux intérêts du monde qui a trouvé son expression la plus parfaite dans la Triomphante Dé-mo-cra-tie du Nouveau Continent et de l'Ancien. Non seulement elle « renseigne sur tout », mais elle est, au suprême degré, « instructive et amusante ».

Léon BAZALGETTE.

Pour un rapprochement international

Beaucoup de nos lecteurs ont compris toute l'importance, pour les idées mêmes qu'ils défendent, des abonnements gratuits à *Clarté* dont nous voudrions faire bénéficier tant d'étrangers que la misère de leur change condamne à l'isolement intellectuel. Certains sont déjà entrés en correspondance avec les abonnés que nous leur avons fait connaître et tous nous font part du réconfort moral qu'ils éprouvent à l'échange de ces lettres qui leur permettent de connaître la pensée de ces étrangers, allemands, autrichiens, russes, « qu'ils ne pouvaient même imaginer, nous écrit l'un d'eux, si proche de la leur ».

Mais il faut que ce grand échange intellectuel entre nos lecteurs de France et de l'étranger, cette preuve de solidarité internationale, soit comprise de tous, et que tous y répondent. Certes, l'idée est neuve, et elle peut surprendre quelques-uns. Mais si elle grandit, si elle s'amplifie comme nous l'espérons, elle peut être le germe de quelque chose de très grand et de très beau, dans la voie de la réconciliation des peuples.

Une des plus nobles lettres que nous ayons reçu à ce sujet est celle de notre ami Louis Guétant, un de ceux qui ont le plus travaillé pour démolir la légende des seules responsabilités de l'Allemagne dans la guerre.

Je suis en retard pour participer à votre excellent projet d'envoyer Clarté à un ami inconnu. Il me manquait le principal. Vous le savez aussi, sans doute : voués à l'isolement et à la pauvreté, dans ce monde de bassesse et d'exploitation capitaliste, les amis de la Justice n'ont point d'amis, point d'aide. Enfin, j'ai réuni quelques disponibilités et vous adresse, ci-inclus, un mandat-poste de 25 fr. pour abonner à votre revue un ami inconnu, un Allemand, de préférence.

Puisse Clarté sauver une parcelle de notre honneur, en faisant connaître au loin l'état d'âme réel des travailleurs français !

Actuellement, si l'on juge notre pays d'après les discours et la politique de nos dirigeants (et comment les peuples victimes de cette politique pourraient-ils le juger autrement ?) actuellement si on le juge ainsi, nous faisons figure de bandits, d'hypocrites et de menteurs, de pérorateurs et de comédiens jouant les grands rôles tout en étant guidés par les plus bas calculs et les plus viles ambitions !

Dites-leur, à ces peuples exploités et suppliciés, que nous, les travailleurs et les souffrants, nous renions de toute notre énergie ces politiciens odieux qui, comme les sépulchres blanchis dont parle l'Écriture, sont brillants au dehors et au-dedans pleins de corruption et de pourriture; dites-leur que nous portons dans notre cœur le poids de leurs souffrances; que ce poids nous opprime nuit et jour et que nous n'avons qu'un désir : détruire cette œuvre d'iniquité; arracher aux bandits et aux voleurs de la grande politique le produit de leurs forfaits et les restituer à leurs victimes; qu'au règne de la violence et de la spoliation, au règne de l'iniquité triomphante, nous voulons substituer le règne de la fraternité et de la justice; au règne du mensonge, le règne de la vérité.

Et cette autre, si éloquenté dans sa simplicité.

Les 25 francs restant sont ma quote-part. Je les destinaux à un abonnement à Clarté, mais j'aime mieux attendre encore et en faire profiter un camarade étranger. J'attendrai un peu pour m'abonner moi-même et j'achèterai Clarté au numéro comme je l'ai fait jusqu'ici.

J. R.

Les lecteurs de *Clarté* laisseront-ils seulement quelques hommes de cœur manifester d'une façon aussi noble, leur dévouement à la cause internationaliste qui est celle de *Clarté*, qui est la leur. Aucun d'entre eux ne peut rester indifférent devant la détresse morale des peuples frères et chacun doit s'efforcer d'y apporter un soulagement, si minime soit-il.

Tous nos lecteurs doivent participer à notre œuvre, nous envoyer leur obole et recueillir des souscriptions.

DEUXIEME LISTE DE SOUSCRIPTION :

Somme recueillie : 579,25. — Abonnements à servir : 23

Maquarre	17 »	Murat	25 »
Runser	25 »	Blanchet	25 »
Fourneau	10 »	Juin	27 »
Tresallet	5 »	Fontaine	100 »
Barthelemy	5 25	Mougeot	25 »
Bouvy	5 »	Panizza	25 »
Register	5 »	Germain	25 »
Fourrier	25 »	Guétaut	25 »
Wattelle	30 »	Ribérioux	25 »
Baudoin	25 »		
Pollet	25 »		579 25
Félix	25 »	Liste précédente	1167 80
Deleuze	25 »		
Cid	25 »		
Varagne	25 »		1747 05

Total : 1.747,05. — Abonnements à servir : 70

La Vie de Clarté à l'Étranger

Notre éminent ami Carlos Garcia de San Luis Polosi (Mexique), nous fait savoir qu'il vient de fonder dans cette ville la première section mexicaine de *Clarté*. En organisant une brillante et active propagande dans les milieux avec lesquels il se trouve en contact, à la suite de l'appel d'Anatole France et Henri Barbusse aux intellectuels de l'Amérique Latine, il a réuni les adhésions d'une magnifique phalange d'esprits libres et hardis, tels que : Santiago Rincon Gallardo, Rafael Nieto, Ricardo Lisboa, Lic. Celestino Pérez Jr., Lic. Ricardo Cortés, Prof. J. C. Cruz, Graciano Sanchez, Pio Mendoza, Francisco Rodriguez, Remigio de la Torre, J. P. Camacho, V. Aguilar, F. Narvaez, Angel Silva, David Vargas, S. Lopez Portillo, Carlos Gama, S. Monroy Plowes, Benito Noyola, Justino Compean Salvador Camargo, Victor M. Monjaras, Gabriel Martinez, Antonio Diaz Soto y Gama, F. Gama, Luis Pedraja, A. F. Gerling, Luis G. Medellin, D. F. Garcia, D. Daniel Gonzalez, Ramon Estrada, Fructuoso F. Cruz, Lamberto Rocha, Alfredo E. Garza, Lic. Ernesto Martinez Macias, C. Rivera, Miguel Compean, Rodolfo D. Ruiz, Juan Zepeda, Manuel Ramirez Arriaga, José German Sanchez Verastegui.

Pendant la période d'organisation de la section, les adhésions et la correspondance sont reçues à la rédaction de *El Hombre Libre*.

H. B.

Le Gérant : Pierre SUCHET.



IMPRIMERIE « PERFECTA »

8, rue Neuve-Popincourt, Paris (XI^e)

LE BILAN D'UNE ANNÉE 1921-1922

24 Numéros de "CLARTÉ"

Pour nos lecteurs qui ont fidèlement conservé la collection de Clarté depuis son premier numéro, nous avons songé à réunir dans ces dernières pages de notre 24^e numéro la table des matières des études publiées par notre revue depuis un an.

Quelle est la publication en France et même à l'étranger, qui peut établir un sommaire aussi riche et aussi complet? Un simple regard sur ces trois pages de noms et de titres suffit à prouver que CLARTÉ a su malgré des difficultés devant lesquelles toute autre organisation aurait dû abdiquer, grouper effectivement autour d'elle l'élite de la pensée révolutionnaire internationale. Sur le plan intellectuel et artistique comme sur tous les autres plans, social, politique, économique, la ligne de conduite de CLARTÉ à su ne jamais dévier.

Cette collection d'une année, nous ne craignons pas de l'affirmer hautement, constitue un effort immense, vers une véritable culture internationale et une éducation prolétarienne.

A nos rédacteurs qui ont su accomplir cette tâche, comme à nos lecteurs qui ont su la comprendre et la soutenir, vont nos remerciements.

Une revue internationaliste existe pour la première fois peut-être réellement. Elle s'est affirmée, au cours de sa première année d'existence. Il faut maintenant l'aider à se développer, à s'agrandir et cela dépend de tous nos amis.

Paul AMANN (Autriche), Ceux qui mendient.....	N° 14 p. 319	—	Première journée à Rufisque (fragments II).....	N° 16 p. 375
— L'avant-dernier coup d'état.....	N° 19 p. 434	—	— 24 juin 1919.....	N° 18 p. 414
René ARCOS (France), L'oubli.....	N° 18 p. 429	Alexandre BLOK (Russie), Les Scythes (poème).....	N° 4 p. 75	— La Faillite de l'Humanisme I.....
André BAILLON (France), Le Journal d'information: Quelques définitions.....	N° 6 p. 121	— La Faillite de l'Humanisme II.....	N° 13 p. 289	L. BLUMENFELD (France), Les poètes juifs nés de la guerre.....
— Nelly Bottine (nouvelle).....	N° 20 p. 466	— M. L. Halpern, un jeune poète Yidisch.....	N° 19 p. 440	—
Angelica BALABANOFF (Russie), A Jean Jaurès.....	N° 22 p. 513	Louis BOUET (France), Les Instituteurs et Institutrices syndicalistes.....	N° 5 p. 111	M. BROYGO (Russie), L'Université communiste des peuples de l'Orient.....
Henri BARBUSSE (France), Clarté.....	N° 1 p. 1	—	—	—
— A propos du Rollandisme: L'autre moitié du devoir.....	N° 2 p. 25	—	—	—
— A propos du Rollandisme: Lettre.....	N° 6 p. 127	—	—	—
— Appel pour Clarté (autographe).....	N° 10 p. 216	—	—	—
— A propos du Rollandisme: 2 ^e Lettre.....	N° 10 p. 223	—	—	—
— Réponse aux écrivains combattants.....	N° 16 p. 365	—	—	—
— La Chanson du Soldat (nouvelle).....	N° 18 p. 409	—	—	—
Léon BAZALGETTE (France), Revues étrangères.....	N° 4 p. 81	—	—	—
— Horace.....	N° 6 p. 124	—	—	—
— Aspects de l'Amérique.....	N° 8 p. 176	—	—	—
— Une leçon de la Chine.....	N° 15 p. 346	—	—	—
— Infirmités de guerre.....	N° 18 p. 426	—	—	—
— Une confirmation.....	N° 24 p. 572	—	—	—
Jean BERNIER (France), L'œuvre littéraire de Raymond Lefebvre.....	N° 1 p. 4	—	—	—
— Centenaire de Flaubert.....	N° 4 p. 79	—	—	—
— Des livres: Batouala, une histoire de 12 heures.....	N° 7 p. 151	—	—	—
— Des livres: Le Monsieur de San-Francisco. Loin de la Riflette.....	N° 10 p. 231	—	—	—
— Pendant qu'on souffre encore.....	N° 12 p. 270	—	—	—
— Des livres: Etat civil. Saint-Magloire.....	N° 15 p. 347	—	—	—
— Des livres: Trois livres de poèmes.....	N° 15 p. 347	—	—	—
— Des livres: Le baiser au lépreux. L'enlèvement. Le Monde et la Ville. Les Vaincus.....	N° 17 p. 396	—	—	—
— Notes sur Molière.....	N° 8 p. 169	—	—	—
— Lettre au secrétaire de l'A. E. C.....	N° 13 p. 294	—	—	—
— Réponse à M. Le Gentil.....	N° 16 p. 365	—	—	—
— Retour à Lorette.....	N° 18 p. 424	—	—	—
Edouard BERTH (France), Georges Sorel.....	N° 21 p. 495	—	—	—
Guido BIAGI (Italie), Shelly péri en mer.....	N° 17 p. 394	—	—	—
Haïm Nachmann BIALIK (Pologne), Dans la Cité du massacre.....	N° 19 p. 441	—	—	—
Jean Richard BLOCH (France), Optimisme du pessimisme (1 ^{re} étude).....	N° 3 p. 49	—	—	—
— Optimisme du pessimisme (2 ^e étude).....	N° 5 p. 97	—	—	—
— Une mise au point.....	N° 8 p. 178	—	—	—
— Première journée à Rufisque (fragments I).....	N° 15 p. 350	—	—	—

G. FOUCHS (Allemagne), Les difficultés économiques des Etats-Unis.....	N° 3 p. 73	LUNATCHARSKY (Russie), Les Intellectuels et l'Internationale communiste I.....	N° 1 p. 13
Marcel FOURRIER (France), Les pétroles de Bakou et les spéculations sur la Russie.....	N° 2 p. 45	— Les Intellectuels et l'Internationale communiste II.....	N° 2 p. 44
— Morts pour le communiqué I.....	N° 6 p. 131	René MARCHAND (Russie), Raymond Lefebvre.....	N° 1 p. 3
— Revisera-t-on le traité de Versailles?.....	N° 9 p. 206	Marcel MARTINET (France), La Nuit.....	N° 8 p. 179
— La Commission des réparations veut-elle la rupture avec l'Allemagne?.....	N° 12 p. 279	— Chant de Zarathoustra.....	N° 18 p. 430
— Les banquiers et la reconstruction de l'Europe.....	N° 15 p. 355	Magdeleine MARX (France), La famine en Russie.....	N° 4 p. 83
— Notre secret (poème).....	N° 18 p. 423	— L'Autre.....	N° 5 p. 117
Anatole FRANCE (France), Si l'on ne veut pas périr.....	N° 1 p. 11	— Sur la place rouge (Notes de Russie).....	N° 20 p. 477
Roger FRY (Angleterre), Picasso.....	N° 16 p. 367	— L'arrivée (Notes de Russie).....	N° 22 p. 521
Jean GALTIER-BOISSIERE (France), L'adjudant le Poiss (nouvelle).....	N° 18 p. 420	Albert MATHIEZ (France), La pensée politique de Taine.....	N° 9 p. 193
Noël GARNIER (France), Hommes (poème).....	N° 2 p. 29	— La théorie historique de Taine.....	N° 10 p. 217
— Plache Clichy.....	N° 7 p. 149	— Taine historien de la révolution.....	N° 11 p. 241
— Les poèmes de l'oubli.....	N° 18 p. 418	— L'élite européenne et la terreur.....	N° 14 p. 323
Ida GLATT (Etats-Unis), Le Syndicalisme minoritaire aux Etats-Unis.....	N° 3 p. 70	— Réplique à Romain Rolland.....	N° 16 p. 373
Ivan GOLL (Allemagne), Georges Grosz.....	N° 8 p. 174	MAURICE (France), Une femme de bien (nouvelle) I.....	N° 8 p. 181
Maxime GORKI (Russie), Quelques souvenirs sur Léonide Andreïeff.....	N° 15 p. 339	— Une femme de bien (nouvelle) II.....	N° 9 p. 204
Fernand GOUTTENNOIRE DE TOURY (France), Poincaré démentira-t-il lswolsky?.....	N° 13 p. 307	— Une femme de bien (nouvelle) III.....	N° 10 p. 235
— Comment en France l'opinion publique est empoisonnée par la presse.....	N° 14 p. 334	— Une femme de bien (nouvelle) IV.....	N° 11 p. 251
— A propos de controverse Wirth-Viviani.....	N° 24 p. 568	— Lettre.....	N° 18 p. 416
Henri GUILBEAUX (Russie), Le chant de la Volga.....	N° 20 p. 464	— A propos d'Octave Mirbeau.....	N° 20 p. 465
Alix GUILLAIN (France), Lasalle, champion de l'amour libre.....	N° 22 p. 522	Georges MICHAEL (France), Pour la culture.....	N° 3 p. 57
André GYBAL (France), Les tendances de l'art moderne.....	N° 2 p. 30	— Du mariage contemporain.....	N° 10 p. 228
— L'art moderne au Salon d'Automne.....	N° 3 p. 52	— A propos d'un livre hindou.....	N° 17 p. 398
Albert HENRI-HEINE (Belgique), Sur le stupide XIX ^e Siècle.....	N° 24 p. 553	— Culture et Communisme: I. Le bilan de la culture bourgeoise à la Chambre des députés.....	N° 21 p. 481
HENRY-JACQUES (France), La Symphonie héroïque (poèmes).....	N° 11 p. 250	— Culture et Communisme: II Du Tiers-Etat au réformisme.....	N° 23 p. 530
Arthur HOLITSCHER (Allemagne), La poésie allemande et la révolution.....	N° 16 p. 361	Pierre MONATTE (France), Le Syndicalisme est-il mort à Saint-Etienne? I.....	N° 17 p. 399
HOPSTEIN (Pologne), Fragments (poèmes).....	N° 10 p. 227	— Le Syndicalisme est-il mort à Saint-Etienne? II.....	N° 20 p. 468
André JULIEN (France), La question agraire en Russie soviétique et la nouvelle orientation économique.....	N° 4 p. 94	F. J. MONIQUE (France), Résurrection (poème).....	N° 15 p. 345
Eric KAISER (Etats-Unis), L'esclavage économique de l'Allemagne.....	N° 7 p. 166	Léon MOUSSINAC (France), Etat civil du cinéma I.....	N° 14 p. 318
Nicolas KLIQUEV (Russie), Le chant du porteur de soleil (poème).....	N° 17 p. 391	— Etat civil du cinéma II.....	N° 16 p. 371
KERGENTSEFF (Russie), Le théâtre à l'école.....	N° 24 p. 561	— Conception théorique du cinéma.....	N° 19 p. 438
Selma LAGERLOF (Suède), Le brouillard (nouvelle).....	N° 19 p. 442	— Lettre de démission de l'A.E.C.....	N° 19 p. 439
Andreas LATSKO (Hongrie), Le retour (nouvelle) I.....	N° 22 p. 516	— Naissance pratique du cinéma: 1 ^o Le décor.....	N° 21 p. 486
— Le retour (nouvelle) II.....	N° 23 p. 540	— 2 ^o Le costume.....	N° 23 p. 534
Raymond LEFEBVRE (France), Noël 25 décembre Notes posthumes.....	N° 1 p. 15	NANSEN (Suède), Pour les affamés de Russie.....	N° 8 p. 181
— Août 1914.....	N° 3 p. 67	Scott NEARING (Etats-Unis), La police industrielle aux Etats-Unis.....	N° 3 p. 63
— Artois 1915.....	N° 18 p. 412	— L'oppression des travailleurs aux Etats-Unis.....	N° 11 p. 261
Georges LEVY (France), Le problème humain et les huit heures.....	N° 19 p. 445	PARIJANINE (Russie), Poésie nouvelle, esprit nouveau.....	N° 3 p. 55
Ferdinand LOP (France), La renaissance juive en Palestine.....	N° 23 p. 548	— Les poètes ont faim.....	N° 5 p. 107
LUCIEN-PAUL (France), Les forces du capitalisme français.....	N° 11 p. 257	— Art et révolution.....	N° 7 p. 145
— Comment les banques régentent la nation.....	N° 14 p. 327	— Les abîmes de la pensée russe.....	N° 9 p. 201
— Une page du capitalisme moderne en Pologne.....	N° 15 p. 360	— Disciplines.....	N° 11 p. 249
— Les banques et les transports I.....	N° 16 p. 378	— Etre soi-même.....	N° 13 p. 295
— Le capitalisme escroquerie légale.....	N° 17 p. 404	— Tolstoï en fuite.....	N° 14 p. 321
— Les banques et les transports II.....	N° 21 p. 497	— Scepticisme.....	N° 16 p. 368
— Les belles pages du capitalisme: Jazz-band turc.....	N° 23 p. 545	— Les lettres françaises en Russie I.....	N° 20 p. 459
E. LUDWIG (Allemagne), L'esclavage économique de l'Allemagne.....	N° 6 p. 144	— Les lettres françaises en Russie II.....	N° 21 p. 492
		— Plaidoyer pour le paysan russe.....	N° 22 p. 514
		Pierre PASCAL (Russie), Radio.....	N° 4 p. 74
		— Une âme russe et deux poètes.....	N° 9 p. 198
		— Autour de la Conférence de Gènes.....	N° 13 p. 305
		PAUL-LOUIS (France), La crise du Socialisme mondial.....	N° 6 p. 136
		John dos PASSOS (Etats-Unis), Trois soldats (nouvelle) I.....	N° 12 p. 272
		— Trois soldats (nouvelle) II.....	N° 13 p. 298
		Robert PELLETIER (France), Un an de politique extérieure russe.....	N° 4 p. 91
		POUCHKINE (Russie), Le fabricant de cercueils.....	N° 14 p. 324
		Démètre POURNARAS (Grèce), La genèse, l'évolution et la fin du panhellénisme.....	N° 24 p. 567
		David PRIEURE (France), Les méfaits de la conscription indigène.....	N° 7 p. 165
		— La politique des habous.....	N° 17 p. 405

RAM-PRASAD-DUBE (Indes), Les aspects sociaux du mouvement Gandhi ..	N° 8	p. 188
Ivanoff RAZOUMNIK (Russie), La poésie des Scythes	N° 4	p. 77
James W. REDMOND (Angleterre), Les causes réelles et les conséquences de l'insurrection ouvrière dans le Sud-Africain ..	N° 23	p. 542
Romain ROLLAND (France), 1° Réponse à Henri Barbusse ..	N° 6	p. 126
— 2° Réponse à Henri Barbusse..	N° 10	p. 221
— L'élite européenne et la terre (réponse à Albert Mathiez)..	N° 16	p. 372
Bertrand RUSSEL (Angleterre), L'indépendance de la Chine est-elle possible ?...	N° 9	p. 210
G.-W. RUSSEL (Irlande), L'Irlande de dedans et du dehors ..	N° 14	p. 313
Jacques SADOUL (Russie), Les socialistes révolutionnaires en face de la révolution	N° 20	p. 475
Victor SERGE (Russie), Mitrailleuse (poème).....	N° 6	p. 123
— Les écrivains russes et la révolution..	N° 17	p. 387
— Les classes moyennes dans la révolution russe I ..	N° 19	p. 449
— Les classes moyennes dans la révolution russe II ..	N° 20	p. 472
— Les classes moyennes dans la révolution russe III ..	N° 21	p. 502
SEVERINE (France), Morale bourgeoise.....	N° 2	p. 39
Georges SIMON (France), Les plaisanteries de Monsieur Daudet ..	N° 24	p. 557
Victor SPIELMANN (France), La conscription des indigènes ..	N° 9	p. 216
Victor STERN (Autriche), Le chaos en Autriche....	N° 1	p. 18
Auton TCHEKHOV (Russie), Moujiks (nouvelle) I	N° 1	p. 9
— II	N° 2	p. 33
— III	N° 3	p. 60
— IV	N° 5	p. 109
— V	N° 6	p. 129
— VI	N° 7	p. 155
Georges TCHITCHERINE (Russie), Ce que veulent les Soviets	N° 12	p. 283
Ernst TOLLER (Allemagne), Poèmes de la prison	N° 17	p. 392
Francis TREAT (Etats-Unis), La femme russe en 1921	N° 1	p. 20
— Le prolétariat et le théâtre.....	N° 7	p. 157
Léon TROSTKY (Russie), Le drame du prolétariat français ..	N° 22	p. 507
Paul VAILLANT-COUTURIER (France), Introduction aux notes de Raymond Lefebvre ..	N° 1	p. 15
— Le symbole du ministère Poincaré	N° 6	p. 137
— A-t-on abandonné toute idée d'intervention en Russie?....	N° 8	p. 160
— Le crépuscule de l'entente....	N° 12	p. 283
— Lettre à l'A. E. C.	N° 13	p. 294
— Réponse à M. Le Gentil....	N° 16	p. 365
— La guerre escamotée ..	N° 18	p. 427
E. VARGA (Hongrie), Le contrat Krassine-Urquhart ..	N° 22	p. 525
John VARNEY (Etats-Unis), Un nouvel état d'esprit en Russie ..	N° 7	p. 161
Charles VILDRAC (France), Militarisme inconscient	N° 2	p. 37
— Mensonges ..	N° 18	p. 426
Marc VOLOKHOV (Russie), Les frères de Sérapiou	N° 23	p. 557
WALDO-FRANK (Etats-Unis), La table (nouvelle)	N° 21	p. 488

HORS TEXTES

Mela MULER, Portrait de Raymond Lefebvre, N° 1.
Jean MARCHAND, tableau femme allaitant son enfant, N° 3.
La famine en Russie : 6 photographies, N° 5 p. 116 a et 115 b.

DESSINS

Georges AUCOUTURIER (français), N° 2 — 3 — 5 — 7.
BARAT-LEVRAUX (français), N° 9 (N° entier) — 11 — 14.
R. BAUDE (français), N° 7 — 13 — 20 — 21.
Albercht DURER (allemand), N° 18. (couverture).
FOUJITA (japonais), N° 13 — 22.

Othon FRIESZ (français), N° 3.
Roger FRY (anglais), N° 17 (N° entier) — 21.
GISKIA (japonais), N° 14 — 20.
Albert GLEIZES (français), N° 3.
Georges GROSZ (allemand), N° 8.
HOLBEIN (allemand), N° 18.
Jean-Jacques JADELLOT (français), N° 19 (N° entier).
P. JOUVE (français), N° 21.
Lucien LAFORGE (français), N° 6 — 12.
LEBEDEFF (russe), N° 2 — 4 — 24.
Fernand LEGER (français), N° 3.
André LHOÏE (français), N° 8.
LUCIEN-JACQUES (français), N° 10 — 20.
Jean LURCAT (français), N° 11 — 3 — 11 — 12.
MEDGYES (hongrois), N° 13.
Mela MUTER (polonais), N° 11 — 4 — 6 — 8 — 11 — 14 — 22.
Luc-Albert MOREAU (français), N° 18.
Pablo PICASSO (brésilien), N° 16 (N° entier).
PICART-LE-DOUX (français), N° 13.
Pierre PELTIER (français), N° 7 — 8 — 10.
DUNOYER DE SEGONZAC (français), N° 18.
STEINLEN (français), N° 8.
Maurice SAVIGNON (français), N° 1 — 2 — 3.
SEIDSI TOGO (japonais), N° 15 — 23 (N° entier).
VIDBERG (russe), N° 24.
Robert VILLARD (français), N° 13.
dessins d'enfants russes, N° 4 — 5.

ARTICLES NON SIGNES — DOCUMENTS — APPELS, etc.

G. A., Biographie d'Anton Tchekhov, N° 1 p. 9.
X., La Crise économique mondiale, N° 1 p. 16.
M. F., L'effondrement économique de l'Autriche, N° 1 p. 18.
X., Les Intérêts et la Soltise, pages 41 — 15 — 88 — 119 — 140 — 162 — 186 — 212 — 225 — 263 — 287 — 310 — 335 — 358 — 382 — 47 — 478 — 500 — 525 — 548 — 5.
X., Une polémique (Paul Painlevé-Marcel Fourrier), N° 4 p. 160.
Rapport des chefs noirs d'Assouba, d'Aebo, d'Adaou, d'Abegnabo : Pourquoi nos colonies d'Afrique Equatoriale se dépeuplent, N° 10 p. 238.
X., A propos de la mort du poète russe Alexandre Blok, N° 4 p. 71.
Pour que Maxime Gorki puisse venir en France, N° 14 p. 333.
Appel lancé par Anatole France, Romain Rolland, Henri Barbusse.
Erratum aux articles d'Albert Mathiez, N° 12 p. 283.
X., Clarté en France, N° 1 p. 24.
H., Les sections étrangères de Clarté, N° 2 p. 48 (bis).
H. B. La vie de Clarté à l'étranger, N° 14 p. 336 — N° 24 p.
Les conférences de Clarté, N° 10 p. 232.
Une enquête parmi nos lecteurs, N° 17 p. 398.
Réponses à l'enquête de Clarté parmi ses lecteurs :
I. — Lettres de G. F. (Levallois-Perret), M. P. (Genève), Aimé Blanc, N° 19 p. 456.
II. — Lettres de Bourinet, Jean Beudin, A. Weiss, Un Lecteur belge, N° 20 p. 458.
III. — Lettres de Tournel, Alfred Rose, Jouval, etc.
Voulez-vous aider Clarté à s'agrandir ? N° 10 p. 216 (b).
Clarté demande 500 abonnements de 3 ans, N° 11 p. 240 (a).
Hâtez-vous de souscrire aux derniers abonnements, N° 12 p. 264 (a).
Le succès de nos abonnements de 3 ans confirme notre succès, N° 13 p. 311.
Tous les amis de Clarté pourront avoir des livres gratuitement, N° 15 p. 388 (a) — N° 16 p. 384.
Pour que Clarté vive et s'agrandisse, N° 17 p. 389.
Encore et toujours des abonnés, N° 19 p. 456.
Plus que jamais Clarté a besoin de ses amis, N° 20 p. 457.
Abonnez-vous à Clarté, Un ami inconnu, N° 21 p. 504.
Solidarité internationale, N° 22 p. 505.
Ce qu'il faut faire, N° 23 p. 529.
Faites connaître la conférence Nansen, N° 9 p. 203.
L'oubli de la guerre, N° 17 p. 395.
Appel de la Section Universitaire, N° 20 p. 458.
Appel de la Section Universitaire, N° 23 p. 552, N° 24 p.

Notre publicité nous aide à vivre provisoirement. Que chacun de vous s'abonne et nous pourrons la choisir.

A VENDRE D'OCCASION APPAREILLAGES RADIOLOGIQUES DE TOUTES PUISSANCES

Contacts tournants, Bobines, Appareillages Coolidge, Transformateurs, Turbines à mercure, Tubes à rayons X, Soupapes, Kénotron, Pieds, Tables, Appareils de diathermie et de haute fréquence, Groupes électrogènes avec accumulateurs, Moteurs, Commutatrices.

Matériel en excellent état - Garanti

Ecrire à Clarté, 16, rue Jacques-Callot.

HENRI BARBUSSE

Quelques coins du cœur

Un beau volume in-8 colombier (17x24) tiré avec grand soin sur Hollande van Gelder à la cuve, présenté sous couverture rempliée et orné de 24 bois — dont un portrait et de nombreux hors texte — dessinés et gravés par le maître flamand Frans Masereel.

Le vol. 50 francs.

Chacun des sept contes dont se compose cet ouvrage nous révèle un aspect différent du drame quotidien de vivre ; chacun d'eux est lui-même un drame complet, gonflé d'émotion et riche de signification humaine. On retrouvera dans QUELQUES COINS DU COEUR cette chaude tendresse, cette pitié débordante qui confèrent à toute l'œuvre de Barbusse un si grand pouvoir de rayonnement.

Les bibliophiles ainsi que les amis et admirateurs du grand écrivain voudront tous posséder ce magnifique volume publié en édition originale par les Editions du Sablier.

Il reste quelques exemplaires sur Chine : 80 francs, et sur Japon : à 150 et 250 francs. Ces derniers contiennent un dessin original de Frans Masereel et une suite des bois sur Chine.

"LES DOCUMENTS POLITIQUES"

20, rue de Grammont

Directeur : R. MENNEVEE

publient leur numéro d'Octobre

Au sommaire : l'Expansionnisme français en Europe Orientale. — La suite des documents belges sur les responsabilités de la guerre. — La crise des alliances. — La politique balkanique de M. Poincaré. — Le Parlement et les affaires... etc...
De bons et solides documents.

AUTOUR D'UNE VIE

par Pierre KROPOTKINE

MEMOIRES

Ce sont les confessions d'une âme merveilleuse. Rousseau, Tolstoï, Kropotkine, trois cœurs illimités, trois destinées inouïes. Kropotkine, le plus humain des trois.

2 volumes 10 fr.

LIBRAIRIE STOCK - PARIS

ROGER AVERMAETE

Quand les enfants se battent

ARCE SATIRIQUE

PREFACE DE HENRI BARBUSSE
BOIS DE VAN STRATEN

HENRI BARBUSSE écrit dans sa préface :

« ...le rôle de la prose liminaire ainsi dénommée étant de vous dire avant la pièce ce que vous en penserez après, et de faire ainsi hardiment fonds sur votre perspicacité, et sur la mienne, je souligne d'abord le côté un peu étrange de cette petite œuvre due à un rare poète au cœur audacieux, entraînant capitaine de jeunes générations. Bile est étrange, en effet, par sa prétention « d'être petite... »

Comme dans sa « CONJURATION DES CHATS » l'auteur a usé de la transposition pour parler de son époque. Cela lui permet d'en mieux rire, mais son rire ressemble fort à celui du Figaro de Beaumarchais...

ECONOMISONS sur le prix de notre nourriture en faisant chaque jour un repas complet, délicieux et vite préparé avec la

Frumine

ALIMENT INTÉGRAL VITAMINÉ
23, Faubourg Saint-Honoré, PARIS

Envoi province franco contre mandat ou remboursement
Deux tablettes repas : 75 La boîte de poudre 6 50

LES VALEURS DU TRÉSOR

Les émissions de Bons de la Défense Nationale continuent, dans les mêmes conditions que par le passé, pendant toute la durée de l'émission temporaire des Bons du Trésor 6 0/0 à trois ou cinq ans. Ces valeurs s'adressent du reste à deux catégories un peu différentes de souscripteurs. Ceux qui peuvent avoir besoin de leurs capitaux dans un assez court délai n'ont qu'à acheter des Bons de la Défense Nationale ou à renouveler à l'échéance les Bons qu'ils possèdent. Ceux qui, au contraire, peuvent immobiliser leurs capitaux pendant trois ou cinq ans, ont intérêt à faire un placement plus long, en achetant des Bons du Trésor 6 0/0.

Les Bons de la Défense Nationale sont remboursés à leurs échéances, sans frais et sans formalités, aux guichets de toutes les caisses publiques, des bureaux de poste et des principaux établissements de crédit. Les intérêts sont payés d'avance et exonérés d'impôt.

Pour les affamés de Russie

Achetez à vos enfants et lisez vous-mêmes

"Pour nos petits frères russes"

Superbe album de 200 pages, édité par le Comité International de Secours à la Russie.

Contenant des pages inédites des meilleurs écrivains du monde, des poèmes et des dessins recueillis par Marguerite E. Bienz, AVEC LA COLLABORATION DE ANATOLE FRANCE, HENRI BARBUSSE, ROMAIN ROLLAND, GEORGES CHENNEVIÈRE, GEORGES DUHAMEL, AUGUSTE FOREL, PIERRE HAMP, KNUT HANSUM, FRANCIS JAMMES, SELMA LAGERLOF, ANDREAS LATSKO, MAGDELEINE MARX, FRIDTZOFF NANSEN, CHARLES VILDRAC, ISRAEL ZANGWILL, STÉPHAN ZWEIG, etc.

Un superbe volume, d'une présentation artistique remarquable, contenant de nombreuses planches en couleurs et des hors textes.

Aucun ouvrage n'est plus susceptible d'exciter la pitié de nos enfants que ces pages splendides, écrites par les quelques hommes de cœur que compte encore l'Europe.

EN VENTE A « CLARTE » : 8 FRANCS

Le volume venant seulement de paraître en Suisse, nous prions nos premiers souscripteurs de ne pas s'inquiéter du retard qu'il pourrait y avoir dans nos premiers envois.

GOUTTENOIRE de TOURY

Jaurès et le parti de la Guerre

Ce livre retrace la lutte de Jaurès contre la guerre.

Prix..... 6 fr. 50
Franco..... 7 fr. 15

VIENT DE PARAÎTRE

GEORGES DEMARTIAL

La Guerre de 1914

Comment on mobilisa les consciences

En vente à "Clarté" . . . 7 50
Franco. 8 25

LES ÉDITIONS " CLARTÉ " VIENNENT DE FAIRE PARAÎTRE :

LES CRIMES MILITAIRES

brochure de documentation sur les atrocités des conseils de guerre français

C'est le verdict le plus complet, le plus terrible qui ait encore été rendu contre les conseils de guerre, par leurs victimes elles-mêmes. Toutes les grandes affaires (Flirey-Vingré-Souain et tant d'autres, hélas !) y sont exposées, étudiées, commentées, par des anciens combattants, et parmi eux Henri BARBUSSE, Marcel FOURRIER, Henry TORRÈS, etc...

C'est dire tout l'intérêt que revêt un pareil livre, attendu depuis longtemps par tout le pays. Tous les lecteurs de *Clarté* devront l'avoir entre les mains.

Dans un but de propagande, **Les Crimes Militaires**, est mis en vente au prix minimum de 2 francs (franco 2 fr. 35).

Adressez les commandes à la librairie de **CLARTÉ**, 16, rue Jacques-Callot, PARIS (6^e)
Chèques-postaux : PARIS 330-80

LES LIVRES QU'IL FAUT AVOIR LUS :

Un Livre qui peut être mis entre toutes les mains

BOISYVON-DORSENNE

LES REPAIRES DE L'ILE AZURINE

Un volume in-16, couverture illustrée par Maurice de Beque. Prix 6 >

Du drame, de la fantaisie, de l'humour. Voici une aventure qui vous transportera au-delà de l'Océan et vous goûterez la philosophie sereine avec laquelle ce roman a été écrit.

Nouvelle Edition

Abbé PREVOST

Histoire du CHEVALIER DES GRIEUX et de MANON LESCAUT

Décoré de deux portraits de l'Auteur et de trois reproductions d'estampes du XVIII^e siècle.

Un volume in-16 sur beau papier. Prix 7 >

Edition définitive

STENDHAL

LA CHARTREUSE DE PARME

Texte revu sur l'Édition originale et publié avec des additions et des notes. Préface par Ad. VAN BEVER et un portrait de l'auteur gravé sur bois par P.E. VIBERT
2 volumes in-16 ensemble 13 >

Edition définitive

J. BARBEY d'AUREVILLY

LES DIABOLIQUES

Édition illustrée de 16 compositions dessinées et gravées sur bois par Gaston PASTRÉ

Un volume in-16 sur beau papier..... 7 >

En vente à la Librairie " CLARTÉ " et aux Éditions G. GRÈS & C^{ie}, 21, rue Hautefeuille. Paris (VI^e)

Si vous avez besoin d'un bon stylo

Achetez à " CLARTÉ " le stylo " CLARTÉ "

Vous payerez 25 francs un objet qui vous est vendu 50 francs dans le commerce.

Le stylo « Clarté » modèle « SAFETY » à plume rentrante, en or contrôlé, 18 carats, vous est garanti d'un fonctionnement parfait. Tout modèle qui ne vous aurait pas donné entière satisfaction sera repris et échangé gratuitement.

Le stylo « Clarté » est en vente à nos bureaux au prix de 25 FRANCS (y compris écrin, compte-gouttes et agrafe) franco recommandé 26 fr. 50.